

Les Cahiers
Une collection pour comprendre ce qui nous arrive

Le cahier N° 4

Essai

L'appel à être

**Une introduction
aux limites symboliques
de l'imaginaire occidental**

avec trois textes de F. Dolto

Bernard Spee

Editions Onehope

Le Cahier n°4

Première édition : 16 octobre 2018

Précédente mise à jour : 27 janvier 2019

Dernière mise à jour : 3 octobre 2024

Vous pouvez contribuer à la diffusion de notre site de plusieurs façons :

> 1/ si vous trouvez ce texte en accès libre sur Internet, vous pouvez nous aider à maintenir la qualité du service en versant votre contribution :

par un virement sur le compte bancaire

IBAN : BE13 0836 5681 0039

BIC : GKCCBEBB

**Bernard Spee
4020 Belgique**

> 2/ vous pouvez aussi acheter un exemplaire papier en format A4 , exemplaire numéroté et signé qui vous parviendra par envoi postal à l'adresse que vous nous communiquerez.

Le coût pour ce texte est de 10 euros.

Dépôt légal : octobre 2018.D/2018/13.661/2

ISBN : 978-2-930874-20-3

Préambule

À propos du titre

« Il veut savoir s'il est possible de vivre sans appel »
Albert Camus¹

« C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi. »
Paul Verlaine

« Qu'est-ce qu'ils transmettent à leurs enfants ? Ils transmettent : ayez le plus possible, jouissez le plus possible, tout le reste est secondaire ou inexistant. »
C. Castoriadis²

Dans certains moments de l'histoire d'une culture, ici la culture occidentale, l'individu peut avoir l'impression, puis la conviction, à force de contestations et de déconstructions,³ que son monde a été construit sur du vent, de l'arbitraire, et par conséquent, qu'il n'y aurait rien de valide dans son héritage culturel. L'ensemble des productions culturelles apparaissent alors comme des fictions qui ne soutiennent plus les comportements des citoyens et l'orientation de la cité. L'acte culturel privilégié devient l'art de se jouer de l'héritage à coups de transgressions et de parodies et les créations culturelles qui en résultent, n'ont de cesse de décrédibiliser le passé.

La nécessité d'un « plus » ?

Avec une certaine préscience, on trouve dans le grand roman *L'Homme sans qualité* de Robert Musil un écho étonnant de ce désarroi : « Ordinairement, l'homme ne sait pas qu'il doit se croire plus qu'il n'est pour pouvoir être ce qu'il est ; mais il faut au moins qu'il sente ce « plus » d'une manière ou d'une autre au-dessus et autour de lui ; et parfois, tout à coup, il peut en être privé. Alors, quelque chose d'imaginaire lui manque. »⁴

L'expression « quelque chose d'imaginaire » est là pour nous indiquer qu'on est alors dans l'ordre d'une fiction qui dans un temps ancien pouvait apparaître comme une évidence. Une conséquence de ce vide fictionnel dans la société occidentale de type démocratique est de majorer et de renforcer le processus délibératif sur les valeurs : tout doit être discuté et proposé à un vote. Mais la question est de savoir si les fondements d'une société sont consciemment connus, sont accessibles aux individus d'une société. Pas plus qu'un individu n'a une connaissance de ce qu'il est *hic et nunc*, pas plus une société n'est en parfaite transparence avec ce qui la constitue. Comme un individu, une société peut être parcourue par une irrationalité qu'elle n'appréhende pas ou si elle la ressent, elle peut ne pas en comprendre le surgissement. Le fameux « ça m'a échappé » peut être aussi un « ça nous a échappé. »

¹ Camus A., *Le Mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard, Coll. Idées N°1, Paris, p. 76

² Castoriadis C., *La crise du processus identificatoire*, 1989, p.164 in *La montée vers l'insignifiance Les Carrefours du labyrinthe - 4*, Editions Du Seuil, Coll. Points n°565. 1996, p.159.

³ Nous pensons à deux livres essentiels qui peuvent se faire écho : *La Crise de la culture* d'Hannah Arendt et *La montée de l'insignifiance* de Castoriadis. Distants de dix-sept ans, ces deux ouvrages qui sont des recueils d'articles donnent à entendre un même message qu'on pourrait résumer en disant « il y a une rupture avec un passé qu'on ne comprend plus et qui dans le même temps représente une menace ».

⁴ Musil Robert, *L'homme sans qualités*, tome 1, Col. Roman Points n° R60, Editions du Seuil, Paris, p.633

Dans ce contexte, l'urgence est de cadrer le ressenti du citoyen ordinaire en montrant que toute une société, tout un monde, voire une civilisation ne se sont pas construits sur un ordre arbitraire et donc **qu'il y a des limites symboliques qui ont été à la base de la construction sociale**. Maintenant que soit installée l'idée que cet ordre social « arbitraire » ne soit qu'une somme de préjugés patriarcaux, sexistes, voire raciaux, conduit à une remise en question générale et permanente de toutes les relations professionnelles, conjugales et générationnelles.

Une remise en question permanente ?

Cette remise en question permanente⁵ entraîne un soupçon incessant au profit d'une sorte de « révolution culturelle permanente » où l'individu est déstabilisé et où il est en recherche constante, ce qui induit dans la durée un repli difficilement supportable de l'individu sur lui-même. Cet inconfort en fait une proie facile pour toutes les pressions médiatiques et commerciales de masse. Apparaît un ultra-conformisme où les individus sont constamment à se regarder et à se copier les uns les autres. Dans une phase ultime, les tensions interpersonnelles ne cessent d'augmenter et précipitent la recherche d'un leader qui sera choisi sur son audace à être lui-même...Un Super-individu qui se proposera de faire partager son statut en désignant des boucs-émissaires afin de retrouver une identité perdue ou menacée. C'est l'orientation préconisée par le nationalisme ou le populisme.

D'une manière générale, le populisme et le nationalisme sont des réactions d'autodéfense primaire d'une société de masse en passe de désintégration et d'anomie⁶. Une telle société essaie de refaire son unité le plus vite possible et à petit prix, à bon marché plutôt que d'engager une vraie remise en question d'un individualisme exacerbé, prométhéen et finalement consumériste, qui a été promu comme existentiel et qui avait pour slogan final, celui de changer la Vie.

Des bouc-émissaires ?

La solution politique à bon marché devant la menace de désintégration est bien connue : c'est celle de prendre dans un premier temps comme bouc-émissaire l'étranger, puis dans un second temps le marginal. Cette solution de fait fonctionne, elle permet de refaire une unité sans envisager une refondation à construire sur une véritable autocritique mais en fait, elle aboutit à renforcer un aveuglement collectif et conduit vers des issues malheureuses et conflictuelles. A l'opposé, dans les faits, envisager une autocritique est une démarche interne, moins rapide et ascétique : elle obligerait à dénoncer un individualisme libertaire et libéral, moteur de la société de consommation.

La faute à l'existentialisme ?

Là se situe l'erreur idéologique contemporaine due en grande partie à l'existentialisme⁷ sartrien : son individualisme matérialiste et libertaire n'était en rien un humanisme⁸. **Le**

⁵ À propos d'une fuite en avant permanente, Sloterdijk évoque les personnes de Nietzsche, Trotsky, Schumpeter, Freud, Mao Zedong, Sartre et Camus en disant qu'« elles sont des réflexes de la grande glissade qui donne aux contemporains des siècles post-révolutionnaires la sensation d'une absence d'appui croissante, couplée à un besoin d'appui de plus en plus important » in Sloterdijk P., *Après nous le déluge Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Edition Payot et rivages, Coll. Petite bibliothèque Essais n°1079, Paris, 2016, p. 18-20.

⁶ Concept dû à Durkheim : il se définit comme l'« état d'une société caractérisée par une désintégration des normes qui règlent la conduite de l'humain et assurent l'ordre social. »

⁷ Rappelons le titre du célèbre essai « *L'existentialisme est un humanisme* » (1946) de Jean-Paul Sartre.

véritable humanisme est attaché au maintien d'un environnement végétal et animal, il **est basé sur un moralisme universaliste qui n'accepte l'action et la transformation** (même si elle est communautaire ou marxiste) **que si elles sont universalisables et compatibles avec la survie de la Planète.**

Notre propos

Notre propos n'est pas de démonter et d'analyser en détails ces mécanismes sociaux d'une « reconquête » et d'une pacification communautaire. Notre propos est d'examiner les bases culturelles d'un monde qu'on a qualifié et réduit trop vite à un ensemble de préjugés⁹ ou de chimères fictionnelles. Il se pourrait qu'à l'intérieur de cet ensemble fictionnel, il y ait ce que nous appellerons des limites symboliques c'est-à-dire des règles qui sont constitutives du développement psychologique de l'individu en général et qui participent d'un appel à être¹⁰, à exister. Ces règles d'ontogenèse seraient de l'ordre de structures différentielles qui ne s'appréhendent que dans un rapport à la réalité et qui ne se révèlent que quand les couches imaginaires et les fictions culturelles ne fonctionnent plus.

Quatre limites symboliques

Il y aurait quatre limites symboliques. Chacune serait basée sur un jeu différentiel portant sur une distinction entre deux pôles. Ces quatre distinctions sont :

> la distinction entre la présence et l'absence de l'Etre¹¹, écart qui marque au moment de l'entrée dans le monde l'obligation d'un renoncement originel dont le sujet tente vainement de se jouer.

> la distinction entre le corps et l'image qui s'élabore au moment du stade du miroir et qui va permettre de construire et de prendre appui sur des images, des représentations et des fictions innombrables qu'il convient de « sélectionner » comme image de soi.

> la distinction entre sexe masculin et sexe féminin qui marque la sexualisation des individus : elle engage quand ils s'entendent et s'accordent un peu, l'émergence de nouveaux êtres, ce qui n'est pas rien.

> la distinction entre le fini et l'infini dont l'écart permettra à l'individu de produire un peu d'être et dans le même temps de prendre la mesure d'une dette incommensurable par rapport à l'Etre du monde.

Ces règles différentielles sont potentiellement rencontrées par tout un chacun mais elles sont partagées, majorées et vulgarisées par les créations culturelles d'une société ce qui permet à

⁸ Nous renvoyons le lecteur à notre étude « *Camus à l'épreuve de La Chute ou L'enfer existentielle* », Liège, Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 20, octobre 2020, 24 pages

⁹ Echo à ce propos d'un personnage dans la pièce *Rhinocéros* de Eugène Ionesco à la question : « Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ? » à cette réponse : « Pourquoi pas ! Je n'ai pas vos préjugés. » p.161

¹⁰ Nous renvoyons le lecteur à la lecture de notre article intitulé : « *Camus à l'épreuve de La Peste ou la transcendance de l'appel* », in *La Revue Générale*, Bruxelles, n °2, 2020, p. 161-170 et n °1, 2021, p. 163-173.

¹¹ Cet « Etre » a été désigné du nom de la **Chose** par des psychanalyses comme Lacan. C'est une façon de dire que l'enfant qui entre dans le monde, n'en appréhendera que des morceaux qu'il percevra au mieux comme des infiniment petits d'une immense complexité. Par conséquent ce qui lui arrivera de mieux, est qu'il flashe, s'inscrive sur un petit aspect, un petit bout, l'objet petit **a**, seule façon d'être quelque part, de participer un peu au renforcement de cet Etre qui lui échappera à jamais. Cet objet « **a** » est une sorte d'imprinting repéré par les éthologues comme Lorenz.

l'individu de les intégrer plus ou moins facilement dans son développement personnel. Une atténuation collective de ces règles différentielles fragilise l'individu et par effet de retour, elle déstructure une société à un point qui peut conduire à sa non-reproduction, voire à son effondrement face à d'autres cultures qui les auraient gardées à un degré plus élevé pour les modeler dans une forme originale mais plus dynamique.

Comment repérer ces limites symboliques ?

La question centrale est de repérer comment dans une culture s'établissent et interagissent ces règles différentielles. L'étude d'œuvres artistiques conjointement à des approches psychologiques ou anthropologiques serait un moyen - nous semble-t-il - pour repérer ces règles différentielles et de valider ainsi l'hypothèse de ce que nous appelons les limites symboliques. Nous ne choisirons pas cette voie ici, nous l'avons fait ailleurs.¹²

Notre démarche exploratoire ne suivra pas non plus celle de Castoriadis. Philosophe et psychanalyste, Cornelius Castoriadis a élaboré toute une théorie sur l'institution imaginaire des sociétés en postulant qu'au départ, il n'y a une sorte de chaos primordial comme matrice originaire, ce chaos primordial garantissant une parfaite autodétermination du « sujet social-historique ». À partir de ce postulat, une conséquence s'impose à lui : « Il serait absurde de poser des limites à la puissance de formation qui gît toujours dans l'imagination psychique et l'imaginaire collectif social-historique. » Cette proposition nous paraît trop radicale. Nous l'échangerons au profit d'une structure en forme d'oignon avec différentes strates mais sans un centre primordial. Ces strates variables composeraient ce que nous désignons comme des limites symboliques. C'est par une approche systémique de trois textes de la psychanalyste Françoise Dolto que nous mettrons en évidence ces quatre limites symboliques, ces trois textes offrant une large ouverture à de multiples dimensions humaines (pratiques, scientifiques, culturelles et religieuses.)

Un passage par Françoise Dolto

Dans le présent essai, nous avons fait le choix d'une approche de ces limites symboliques *via* quelques textes de Dolto. Pourquoi Dolto ? Parce que son discours allié à sa pratique même s'ils sont d'abord psychanalytiques, comporte une ouverture sur d'autres dimensions de la culture. Ces dimensions culturelles peuvent paraître se tenir dans des extrêmes actuellement inconciliables, d'une part avec le primat accordé au quotidien de l'enfance, à ses contes par exemple, et d'autre part, avec une référence à la religion chrétienne. Une telle tension nous offre plus de chance de saisir et de percevoir le jeu et la permanence de ce que peuvent être les limites symboliques dont nous postulons l'importance universelle pour être humain.

Comment mieux situer la référence à Françoise Dolto : d'où parle-t-elle ?

Nous avancerons trois raisons qui justifient notre choix.

En premier, en tant que médecin et psychanalyste, Dolto a effectué un puissant effort de compréhension de la psychologie humaine sans tomber dans les jongleries lacaniennes.

En second, son travail de psychothérapeute a été accompagné d'un grand désir de vulgarisation afin que le commun des mortels comprenne ce qui lui arrive, et ce, tout en gardant un grand esprit critique vis-à-vis de la société de consommation. C'est précisément sur ce travail de vulgarisation que nous nous sommes appuyés pour rendre notre propos plus lisible.

¹² Le lecteur consultera notre étude : B. Spee, *Le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley, le bonheur en horreur pour tenter de « sauver » l'Humanisme ou La recherche d'un transcendant « immanent »*, p. 163-184. in *Utopies, Uchronies, Rétrofuturismes* (s.d. de Valérie Michel-Fauré), Editions Effigi, Humana Scientia, Coll. La Recherche en actes, novembre 2023, 307 pages.

En troisième lieu, son attitude et ses recherches allient une large ouverture à des dimensions culturelles parfois fort opposées, voire contestées comme la dimension religieuse.

En somme la vie de Françoise Dolto (1908-1988) est le parfait exemple d'une existence où les connaissances théoriques de la pédiatrie et de la psychologie ont contribué d'abord à sa libération personnelle¹³ et ensuite ont été associées à une qualité d'écoute hors du commun de la personne de l'enfant que la société d'avant-guerre voyait avant tout comme un petit animal à dresser.

Cette association entre théorie et quotidien a été élevée chez elle au niveau d'un art thérapeutique. Cet authentique art thérapeutique est une façon unique, très personnelle de modeler une matière théorique ou matérielle avec une telle dextérité qu'elle donne naissance à une forme nouvelle, libre et belle au point d'acquérir une existence propre, un style : le style Dolto.

Notre choix de trois textes de Dolto comme chemin

Ce sont les trois critères énoncés plus haut qui ont présidé au choix de trois textes dont l'explicitation permet l'émergence des limites symboliques universelles liées à l'élaboration de notre humanité. Le degré d'abstraction des trois textes choisis n'est pas ardu et donc il doit permettre au lecteur de vérifier comment nous avons procédé dans notre déchiffrement.

Présentons brièvement ces trois textes. Chacun rencontre une problématique particulière.

> Le premier texte intitulé *Le sauvetage du petit Pierre* montre combien la compréhension de la théorie *psychanalytique* par Dolto avec des concepts parfois discutés comme celui de la différenciation sexuelle est liée à une pratique thérapeutique exigeante, audacieuse et fine où il faut que les choses soient dites en toute vérité au-delà des préjugés culturels ou religieux.

> Le deuxième texte explicite le dernier chapitre de son essai intitulé *La foi au risque de la psychanalyse*. Dans ce chapitre, Dolto use de nombreux concepts de sa culture scientifique au sens large (Physique, Biologie) mais aussi d'un concept psychanalytique central comme celui du *stade du miroir* pour les confronter sans réserve à sa foi dans les Evangiles, ce qui n'engage en rien une adhésion à la structure cléricale.

> Le troisième texte a pour titre : *"Qu'est-ce qu'une chose vraie ? (Sous-titre : le père Noël)* . Il va nous placer au-delà même de toute conviction religieuse au niveau des contes pour enfants. Dans le cadre d'une émission radiophonique, Françoise Dolto répond à une question d'un auditeur sur l'importance des fictions enfantines, voire de toutes les fictions. Ce texte permet une suspension de toutes les références religieuses, culturelles, scientifiques et psychanalytiques au profit de ce geste absolu qui fait que malgré toutes les incertitudes réelles et imaginables, un individu désire qu'il y ait quelque chose plutôt que rien. Ce positionnement engage une foi philosophique ...

¹³ Le lecteur qui veut en savoir plus se reportera à l'article synthétique de Pierre Bénichou intitulé « *Françoise Dolto, la mère-veilleuse* » paru dans *Le Nouvel Observateur* du 2 septembre 1988 N°1243, p.66-67.

Au travers de l'analyse de ces trois textes, c'est à une sorte de jeu de pistes auquel nous convions le lecteur afin d'appréhender le chemin de notre humanité.

Premier chemin :

Le sauvetage du petit Pierre

ou

Une introduction à la pratique psychanalytique

« Croit-on avoir trouvé la base psychique commune à toute l'humanité ? [...] Comment veut-on ordonner le chaos qui constitue cette infinie variation informe : l'homme ? »
Tristan Tzara¹⁴

« C'est concernant une formation qu'on puisse qualifier d'humaine qu'est notre principal tourment.»
Les psychoses de l'enfant
Jacques Lacan

Avertissement : le lecteur peut commencer par la lecture de l'interview de Dolto que nous avons reproduit en page 13 et 14.

Il était une fois l'histoire du petit Pierre, une histoire familiale incroyable, qui fut un événement dans la vie de Dolto mais qui peut l'être aussi pour le lecteur attentif.

Résumons : l'histoire du petit Pierre est le sauvetage d'un enfant de 4 ans suite à un effondrement psychologique qui le conduit à une régression totale mais sa reconstruction s'opère le temps d'une conversation, le temps d'un rendez-vous. Un étonnant « miracle » !

C'est en 1968 que Pierre Bénichou, journaliste au *Nouvel Observateur*, fait sa première interview de la psychanalyste Françoise Dolto. Le titre de son article : *Le sauvetage du petit Pierre* ! Le texte sera repris lors de la mort de Dolto en 1988. Ce choix journalistique fut des plus judicieux car la guérison de cet enfant fut une surprise pour Dolto. La rapidité de la guérison est très certainement due à la qualité du rapport à la vérité des faits que les acteurs ont soutenus : **en fait, tout ce qui devait se dire, a été dit et bien dit.**

Au commencement

L'effondrement psychologique du petit Pierre peut être perçu comme accidentel, comme la résultante d'un incroyable concours de circonstances malheureuses dans un environnement des plus normaux. Le plus étonnant est que la guérison du petit Pierre apparaît tout aussi accidentelle alors qu'elle est la résultante d'une communication parfaite entre une mère

¹⁴ Citation de Tristan Tzara mentionné dans la communication de Amiot A-M., *L'Étranger produit du "terrorisme surréaliste"*, p.15 in Collectif, *L'Étranger cinquante ans après*, La Revue des Lettres Modernes, Garnier Classiques, 1995, 215 pages.

bienveillante et une praticienne exceptionnelle par son écoute et par sa compréhension des mécanismes psychologiques.

Finalement, cette histoire permet de vérifier le bien-fondé de la démarche psychanalytique et de certains de ses concepts fondamentaux quand ils ne sont pas l'objet d'une compréhension simpliste et caricaturale.

Pour bien percevoir la qualité de l'écoute de Françoise Dolto, nous reprendrons le contenu de l'interview en mettant en évidence les conditions de possibilité qui ont permis la guérison du petit Pierre. Après un assez rapide échange avec les parents et l'enfant, Dolto déclare : *"Je crois que j'ai compris ce qui s'est passé pour votre enfant, [...]"*

Qu'est-ce qui rend possible une telle guérison ?

En premier, c'est la mémoire de la mère, le père est lui sur la réserve et le fils est muet. En effet le petit Pierre a à ce point régressé qu'il ne parle plus, ne répond plus. En guise de bilan, Dolto s'adressera à l'enfant en disant : *"Pierre, tu ne vas pas bien, tu es malheureux tout le temps, tu ne peux plus parler, tu ne peux plus manger avec une fourchette, tu ne peux plus être propre, pipi, caca, tu ne sais plus t'amuser, tu es très malheureux. Peut-être que ça t'ennuie beaucoup que je te parle, mais tes parents voudraient te faire soigner..."*

Et, Dolto d'annoncer aux parents d'entrée de jeu que le traitement prendra des mois. Heureusement, la maman donne avec soin le contexte général ; elle a enregistré et capté toute une série d'événements de la vie quotidienne qui font qu'elle peut répondre avec précision aux questions pertinentes que posera Dolto. Le soin des réponses apportées par la maman aux questions de Dolto précipitera la guérison de l'enfant.

Dans ce qui suit, nous nous proposons de replacer dans un ordre chronologique les événements qui ont produit le traumatisme de l'enfant et dont la prise en compte amènera une guérison inattendue, une vraie surprise.

Le premier événement est l'expression maladroite d'un désir de la mère

Le petit Pierre est un garçon de 4 ans issu d'une famille d'agriculteurs modernes qui travaillent et s'entendent bien. S'annonce la venue d'un nouvel enfant pour lequel la mère a ce propos : *"Vous allez rire, docteur, c'est trop bête ce que je vais vous dire, mais on dit ces choses quand on est enceinte...J'avais dit que si ce n'était pas une fille, je le jetterais au feu..Mais ce qu'on est bête! Dès que cet enfant est né, j'ai été très contente..."*

Ce fut un garçon.

Le problème vient du fait que le petit Pierre va prendre les mots de sa mère au pied de la lettre : sa mère ne peut dire que vrai...et le petit Pierre de s'attendre à ce que sa mère jette son petit frère au feu.

Mais elle n'en fait rien ! Bien heureusement mais la parole de la mère a nourri l'imaginaire de son aîné qui ressent probablement l'attention de sa mère se partager entre lui et le nouveau petit frère...ce qui peut engendrer un désir de rejet, voire de mort qui viendra se greffer sur le souvenir du mensonge de la maman...

Deux représentations se construisent et peuvent s'inscrire dans le psychisme de l'enfant : d'une part, il existe une différence sexuelle ce qui intrigue souvent l'enfant à cet âge et d'autre

part, sa mère voulait un autre enfant, vraiment différent de lui, cette préférence de la maman pour une fille a pu l'inquiéter à propos de son identité sexuelle "Aurais-je dû être fille pour garder pour moi seul l'amour de ma mère ?".

Le deuxième événement est l'importance effective que l'enfant a accordée à la parole de sa mère.

Sur une question de Dolto, la mère se rappellera que le petit Pierre demandait à ce qu'on allume un feu en plein mois de juin : " *Je lui disais : "Il fait chaud, on n'a pas besoin de feu", mais il voulait tout le temps du feu..."*

Et s'ajoute un fait qui se passe le jour de la naissance de son petit frère Jean à 8 heures du matin, le petit Pierre de 4 ans ne s'habille pas... "*la petite bonne avait presque fini d'habiller Pierre, il n'avait plus qu'une chaussette à mettre* ». Cette chaussette, il ne mettra pas...

Il est dans l'attente, l'expectative et il restera ainsi jusqu'à 4 heures de l'après-midi avant qu'on ne le secoue et qu'il se remette en route comme si de rien n'était. Avec cette "remise en route" sera dépassée l'attente mortifère qui a mis toute la maisonnée en émoi. Au final on peut dire que l'imaginaire du petit garçon est fragilisé : sa maman ne fait pas ce qu'elle dit...

Le troisième événement est la saisie de relations intimes de ses parents et la colère disproportionnée du père qui s'en suit.

Quelques temps plus tard durant les vacances, un événement majeur va précipiter l'effondrement du petit Pierre, crise préparée par les deux épisodes antérieurs. Cet événement, majeur, le père ne veut pas le raconter mais la mère s'en charge. Et Dolto d'insister : "*Si, dis-je, il faut me raconter tout puisqu'il y a eu quelque chose..."* Exigence de vérité : il s'agit des relations sexuelles des parents que le petit Pierre a demandé de revoir. "*Mais Qu'est ce que tu fais là, pourquoi ne dors-tu pas ?*" Et Pierre répond : "*Ah non, je vous attendais...Je veux vous voir jouer au derrière !*" A ce moment, le père, bouleversé, se précipite sur son fils et lui dit : "*Menteur...Menteur... Tu n'as rien vu ! ...*" Il lui donne une fessée, le recouvre de son drap, et la mère me dit que l'enfant a tremblé toute la nuit."¹⁵

Là est le cœur du problème : après la promesse mensongère de la mère, à savoir de jeter au feu le petit frère, le petit Pierre est à nouveau contesté et perturbé cette fois par le comportement de son père qui lui signifie, : "*Ce que tu as vu, tu ne l'as pas vu. Tu dois l'effacer.*"

Après la mère qui ne dit pas la vérité, voilà son père qui lui dit de ne pas voir ce qu'il a vu de ses propres yeux vus... "¹⁶

Deux éléments dommageables se mettent en place :

¹⁵ Le comportement colérique du père soucieux de son intimité peut être analysé comme la présence d'un facteur culturel où le père veut à lui seul la jouissance de la mère ou comme l'indice d'une marque de culpabilité s'enracinant dans une éducation religieuse. S'il n'y avait pas eu de réactions violentes dans le chef du père, il n'y aurait pas eu de problème. Quoiqu'il en soit, la guérison réalisée par Dolto s'effectue en intégrant cette dimension comportementale qui de toute façon interfère dans l'imaginaire et le fonctionnement de l'inconscient du gamin. Remarquons que l'impact d'un facteur culturel ne dément en rien l'existence et le jeu des forces et des représentations inconscientes, ainsi que leurs interférences avec le langage.

¹⁶ Ce type d'injonction est le propre des systèmes politiques dictatoriaux où les gens sont priés d'apprendre très vite sous la terreur à ne pas voir ce qu'ils voient, à ne pas entendre ce qu'ils entendent.

1/ l'interdit sur la perception visuelle ordinaire : l'enfant ne peut plus voir ce qu'il voit, donc il ne peut plus exister, grandir, vivre. D'où sa perte d'appétit et de gaieté.

2/ l'objet sur lequel porte l'interdit qui est la perception de la différence sexuelle entre le père et la mère. Son père a un sexe masculin plus gros que lui, et sa mère n'a "rien". Face à cette observation, Dolto emploie les mots suivants : "*Pierre se croyait blessé par le père comme il avait vu sa mère blessée - à son sexe.*" On peut comprendre que le gamin lit le sexe de sa mère comme un manque auquel il serait condamné par le père. Bref, le gamin serait engagé dans un risque de castration. La voie vers une identité masculine comme celle du père serait barrée et par conséquent, l'identité du gamin est clairement menacée. Ce scénario est manifestement celui qui va se jouer lors du dernier événement, celui du retour en train.

Le quatrième élément est l'épisode du tunnel où le petit Pierre accuse un monsieur de lui avoir pris quelque chose.

Le passage du tunnel amène une plongée dans l'obscurité qui va permettre à l'enfant de se remémorer la scène de la nuit précédente et de porter une accusation sur le seul monsieur présent dans le compartiment du train : "*Il m'a pris quelque chose*".

Ce monsieur va passer pour une figure du père.

Concours de circonstances incroyables : arrive le passage du train dans un deuxième tunnel. Deux faits interviennent : le monsieur embêté par les propos de l'enfant en profite pour changer de compartiment, et la mère du petit Pierre, intriguée et inquiète, serre au plus près son enfant contre elle dans le noir du tunnel. Ces deux faits vont amener chez le petit Pierre la construction de l'intime conviction que ce monsieur est bien parti en lui prenant quelque chose puisque sa mère essaie de le protéger, de le préserver.

Arrivé à la gare, l'enfant reste assis dans le train, incapable de se lever "*avec une compulsion phobique à tenir ses jambes serrées l'une contre l'autre*" comme s'il devait défendre son sexe. Il est devenu subitement une loque asilaire : un "enfant" qui ne marche et ne parle plus. Il y a bien un effondrement de l'image de soi : il ne peut plus être face à son père qui vient le chercher.

En résumé, on a au départ un enfant qui commence à s'assurer à peine du sens des mots, ceux de sa mère et de son identité sexuelle par rapport à son père. Par un concours de circonstances inédites, il est amené à douter de son image personnelle lors de tensions avec ses deux référents parentaux, sa mère et son père : il ne se sent plus appeler à être, il s'effondre.

Si la guérison est rapide et fulgurante, c'est parce que Dolto rejoue exactement à l'envers l'ensemble des événements et qu'elle relativise les attitudes des parents en les faisant passer pour des jeux "de grands enfants" : elle remodèle les représentations construites par l'enfant :

- "*les mamans disent des choses qu'elles ne savent pas faire. C'est drôle les mamans.*"
- "*c'était que papa croyait que tu étais trop petit pour te dire la vérité, mais tu avais très bien vu ...[...]*".
- "*toi aussi tu deviendras grand et tu joueras au derrière avec ta petite femme.*"

- " *c'est parce qu'ils ont joué au derrière que ton petit frère est né, et c'est parce qu'ils ont joué au derrière que tu es né...*"

Et l'enfant de retrouver la confiance en ses deux parents, de courir vers l'un puis vers l'autre.

L'enseignement

Ce qui est frappant ici, c'est la confirmation de plusieurs propositions majeures :

1/ il faut pouvoir disposer des souvenirs pertinents : **si on ne dit pas la vérité**, si trop de pudeur et de réserve interviennent, si trop d'éléments postérieurs viennent interférer et parasiter les événements importants d'une vie problématique, **il faudra plus de temps pour faire le tri**, agir sur les éléments perturbateurs et modifier les représentations conscientes et inconscientes.

2/ la découverte de la différence sexuelle par l'enfant donne lieu à la construction de scénarii imaginaires multiples orientés par des peurs et des attitudes diverses, et donc la présence du zizi chez le petit garçon peut l'inquiéter par rapport à celui plus important de son père ou par son absence chez la petite fille, ce qui valide l'usage du concept de phallus et de son inverse, du concept de castration dans la théorie freudienne ou lacanienne.

3/ l'existence et le jeu des différences sexuelles sont légitimés comme condition de toute existence. Les différences sexuelles sont dépassées, sublimées au profit d'une nouvelle existence. Autrement dit le sexe masculin et le sexe féminin n'ont pas de sens en eux-mêmes mais se concilient par rapport à la surprise¹⁷ de l'apparition d'un nouvel être comme celle du petit frère de Pierre et comme ce fut le cas pour chacun de nous. Mais tout ça, à la limite, les parents ne le savent pas.

¹⁷ Le lecteur se reportera à l'explicitation du texte "*Qu'est-ce qu'une chose vraie ? (Le Père Noël)*", texte explicité plus loin.



En 1968, elle donnait sa première interview à Pierre Bénichou

Le sauvetage du petit Pierre

Dans ce récit, publié il y a vingt ans, un résumé saisissant de la méthode de Françoise Dolto

C'était un petit garçon de 4 ans qui était malade depuis deux mois ; on venait de le mettre pendant un mois dans un hôpital psychiatrique, parce que le mois précédent, il l'avait passé à régresser, à perdre le sommeil, à perdre l'appétit, à perdre la marche et à perdre la propreté sphinctérienne.

Cet enfant est arrivé dans les bras de son père – je ne connaissais rien de l'histoire –, j'ai voulu parler aux parents sans lui, j'ai demandé qu'il reste dans le salon d'attente.

Les parents craignaient de le laisser seul. Je lui ai parlé, en lui disant que c'était nécessaire que je parle à ses parents, lui résumant ce que la lettre du médecin disait qu'il n'allait pas bien depuis deux mois, qu'il ne pouvait plus marcher, plus manger, et que ses parents venaient avec lui chez moi pour que je voie s'il pouvait être aidé...

Il avait l'air absent, ne regardant pas et ne tendant même pas les bras vers sa mère... porté comme un paquet par son père. Une loque asilaire... La mère commence à me parler :

« C'est arrivé au retour de vacances, me dit-elle, je suis revenue seule, par le train, avec mes deux enfants, Pierre, 4 ans, l'aîné, et Jean, 2 ans. Nous étions dans le même compartiment que beaucoup de dames avec leurs enfants. Il y a eu un tunnel et Pierre s'est mis à hurler au milieu du tunnel, puis, quand la lumière est revenue, il a dit : "Le monsieur qui est là, il m'a pris quelque chose là", en montrant son aine gauche. Ce monsieur était coin couloir, moi coin fenêtre, en diagonale de l'autre côté, je me suis demandé comment ce monsieur aurait pu bouger sans que je m'en sois aperçue, alors que Pierre était debout contre moi, avec son petit frère. Je lui dis : "Mais non, le monsieur n'a rien fait." Je regarde le monsieur, très étonné, les dames le regardent, tout le monde regarde le monsieur... puis il y a un deuxième tunnel... Je serre mes enfants contre moi et, quand la lumière revient, le monsieur a disparu. »

Enfin, on arrive à la gare où le père est venu attendre sa petite famille... Tout le monde descend, sauf Pierre qui reste figé dans le compartiment. Le père monte, le descend sur le quai, veut le faire avancer, l'enfant tombe par terre : il ne pouvait plus marcher. Il avait une compulsion phobique à tenir ses jambes serrées l'une contre l'autre. Devant les autobus et transports collectifs, pris d'angoisse, il criait avec le son des sirènes d'alarme. Force était de prendre un taxi. On rentre à la maison, pensant

que ça s'arrangerait, mais l'enfant reste incapable de marcher. On fait venir le docteur qui ne trouve rien. Le tableau se désagrège peu à peu et c'est ainsi qu'on le conduit à l'hôpital psychiatrique...

Devant ce récit, je demande à la mère s'il était déjà arrivé à son fils de rester immobile à la suite d'une émotion.

Les parents se regardent, et la mère pousse un cri de lucidité, elle dit : « Mais oui ! »

Son mari dit :

« Mais quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Il a toujours été normal ! »

– Mais non, rappelle-toi, dit-elle, le jour de la naissance de Jean ! »

Jean est né vers 8 heures du matin, dans la grande ferme que possèdent les parents. Il y avait beaucoup de travail à la maison, la petite bonne avait presque fini d'habiller Pierre, il n'avait plus qu'une chaussette à mettre. Elle s'en va et ne fait plus attention à l'enfant : il y avait beaucoup de monde, des voisins, les enfants courent toujours partout, ce ne sont pas des parents anxieux... mais tout de même, à 4 heures de l'après-midi, on se demande ce qu'est devenu Pierre, on ne le voit pas, il n'est pas non plus chez les voisins... on court à gauche, on court à droite... Finalement, on remonte dans les chambres et la petite bonne le retrouve assis sur son lit avec sa chaussette à la main, dans la même position qu'à 8 heures du matin !

Elle l'a secoué un peu et cela a été fini : il est descendu comme si de rien n'était.

Je dis :

« Est-ce qu'il s'attendait à avoir un petit frère ? Peut-être a-t-il été surpris ? »

La mère répond :

« Vous allez rire, docteur, c'est trop bête ce que je vais vous dire, mais on dit des choses comme ça quand on est enceinte... J'avais dit que si ce n'était pas une fille, je le jetterais au feu... Mais ce qu'on est bête ! Dès que cet enfant est né, j'ai été très contente... »

Je demande :

« Est-ce que vous vous rappelez si Pierre vous a parlé du feu ? »

Alors tout d'un coup, illuminée, elle regarde son mari :

« Mais, c'est drôle ce que vous dites là ! C'est vrai, il disait toujours, c'était en plein mois de juin : "Pourquoi est-ce qu'on n'allume pas le feu ?..." Mais c'est vrai... Je n'avais pas fait attention... Et je lui disais : "Il fait chaud, on n'a pas besoin de feu", mais il voulait tout le temps du feu... Mais, à part ça, il n'y a pas d'histoire, il s'entend bien avec son petit frère. »

Je pose encore une question :

« Mais il ne s'est rien passé pendant les vacances ? Il y a eu cet incident dans le train... mais avant, est-ce qu'il n'a pas été un peu bizarre ? »

Elle s'adresse alors à son mari :

« Il faut tout de même lui dire ce qui s'est passé... »

– Qu'est-ce qui s'est passé ?... Tu ne vas pas lui raconter ça... dit le mari...

– Si, dis-je, il faut me raconter tout, puis qu'il y a eu quelque chose... »

Et, malgré la gêne et les exclamations du père qui scandait le discours de la mère, elle me raconte l'histoire suivante :

Un vendredi soir, le père les rejoint à l'hôtel, au bord de la mer. Elle couchait dans la même chambre que les deux enfants qui dormaient dans leur lit ; d'habitude, on les couchait à 8 heures, les parents allaient se promener et remontaient à 11 heures. Ils passent une première nuit et une première journée ensemble. Tout a l'air d'aller très bien. Quand, le samedi soir, les parents remontent à 11 heures du soir, ils trouvent Pierre assis dans son lit, tout éveillé, et le père lui dit : « Mais qu'est-ce que tu fais là, pourquoi ne dors-tu pas ? »

Et Pierre répond : « Ah non, je vous attendais... Je veux vous voir jouer au derrière ! »



● **« C'est un petit frère qui est né et ta maman ne l'a pas jeté au feu »**

A ce moment, le père, bouleversé, se précipite sur son fils et lui dit : « menteur... menteur... Tu n'as rien vu !... »

Il lui donne une fessée, le recouvre de son drap, et la mère me dit que l'enfant a tremblé toute la nuit... Elle voyait son petit lit qui tremblait... il avait été vraiment choqué.

Bon. Le lendemain, le père partait. Pendant la semaine, l'enfant a perdu son appétit, a perdu un peu de sa gaieté. L'histoire du train est arrivée là-dessus, avec, dans mon idée, l'obscurité du tunnel qui a réveillé le souvenir tout frais encore : Pierre se croyait blessé par le père comme il avait vu que sa mère était blessée – à son sexe.

C'étaient des gens qui s'aimaient morale-

ment et sensuellement, qui me l'ont dit plusieurs fois. Ils devaient avoir 28 et 30 ans, c'étaient des gens jeunes, intelligents, très actifs, des cultivateurs modernes des Charentes, avec gros tracteurs, vingt employés à table tous les jours, vous voyez le genre.

Devant cette histoire, je dis : « Je crois que j'ai compris ce qui s'est passé pour votre enfant, mais il va falloir un traitement psychanalytique assez long : est-ce que vous pourriez me l'amener une fois par semaine pendant six mois ? »

— Mais, docteur, nous ferons ce qu'il faudra. »

Entre-temps, le père, inquiet de ne pas entendre hurler son fils, est allé voir au salon d'attente et en est revenu très étonné, me disant : il dort, étendu sur le canapé.

Je vais chercher l'enfant, j'entre dans le salon d'attente, je ne vais pas à lui, je dis de loin :

« Pierre, j'ai fini de parler avec tes parents, maintenant je voudrais parler avec toi. »

Immédiatement, l'enfant est réveillé... j'avais oublié qu'il ne marchait pas. Je reste à la porte et lui dis : « Viens... »

Et je vois l'enfant figé. Je me souviens qu'il ne peut pas bouger et je dis : « Ah ! oui, c'est vrai, tu ne peux pas marcher. »

Je vais le chercher, je le prends dans les bras, je l'amène dans mon cabinet, je l'assois sur un fauteuil, à côté de moi, en face de ses deux parents, et je lui résume l'histoire que les parents m'ont racontée. Je lui dis : « Pierre, tu ne vas pas bien, tu es malheureux tout le temps, tu ne peux plus parler, tu ne peux plus manger avec une fourchette, tu ne peux plus être propre, pipi, caca, tu ne sais plus t'amuser, tu es très malheureux... Peut-être que ça t'ennuie beaucoup que je te parle, mais tes parents voudraient te faire soigner... (Aucune réaction. Je continue :) Tu es devenu comme ça... après le monsieur qui, dans le train, dans le noir, t'a pris quelque chose là... » (Je ne bouge pas et je ne fais aucun geste...). Immédiatement, l'enfant, très intéressé que j'aie repris les mêmes mots que lui, me regarde, regarde sa mère d'un œil angoissé...

Je dis :

« Oui, ta mère m'a raconté tout ce qui s'est passé. Moi, je crois que ce n'est pas vrai, et je crois que le monsieur t'a rappelé quelque chose d'autre qui t'avait fait peur... aussi dans le noir. » L'enfant retombe dans son inattention.

Je lui dis :

« Ce n'est pas la première fois que tu t'es arrêté de bouger parce que quelque chose t'avait fait peur, ça t'est arrivé le jour de la naissance de ton frère... »

A ce moment-là, le petit me regarde de nouveau, angoissé, regarde sa mère, son père. Je dis :

« Oui, on devait avoir une petite sœur, et c'est un petit frère qui est né et ta maman devait le jeter au feu, mais ta maman ne l'a pas jeté au feu... » Il m'a regardée d'un air fixe, jusqu'à un profond de mes yeux.

Je lui dis :

« Ça arrive que les mamans disent des choses qu'elles ne peuvent pas faire après... Ta maman croyait que si un petit frère naissait, un deuxième garçon, elle n'en voudrait pas... C'était un deuxième garçon et elle a été très contente... C'est drôle les mamans... c'est bête les mamans, ça ne sait pas ce que ça dit les

mamans... » Et il a esquissé un sourire en regardant sa maman !

Et je lui dis :

« Et maintenant, qu'est-ce qui est arrivé avec papa ? »

Il retombe dans son inattention...

Je lui dis :

« Il est arrivé avec papa, que papa, un soir, dans le lit, a joué à derrière avec maman... »

Alors là une panique, des yeux riboulant dans tous les sens, l'enfant regardant avec terreur son père, sa mère, et se mettant à trembler de tout son corps.

J'ajoute :

« Mais ce n'était pas mal du tout, et ton papa ne savait pas que tu étais assez grand pour savoir que quand on est un monsieur qui a une petite femme, qui l'aime, on joue à tout avec sa petite femme et il voulait seulement que tu le laisses tranquille avec sa femme... Toi, quand tu auras une femme, ton papa ne viendra pas te déranger, tu pourras jouer à derrière avec elle... Mais il ne savait pas que tu étais assez grand pour t'expliquer ça, il t'a dit... Il t'a dit quoi ? »

L'enfant affolé me regarde...

« Il t'a dit : "Menteur ! Tu n'as rien vu !" ? »

— Oui, dit-il, dans un cri.

— Eh bien, ce n'était pas ça, c'était que papa croyait que tu étais trop petit pour te dire la vérité, mais tu avais très bien vu, et c'est parce qu'ils ont joué à derrière que ton petit frère est né, et c'est parce qu'ils ont joué à derrière que toi tu es né... C'est comme ça les grandes personnes ! »

A ce moment-là, l'enfant regarde sa mère, qui était presque traumatisée, le père me regarde pour me dévorer et l'enfant se précipite vers sa mère, en quittant son siège... il se précipite entre son père et sa mère, allant de l'un à l'autre, comme un enfant qui retrouve ses parents...

L'émotion de la mère était au paroxysme... Quant au père, il se dresse comme un diable sorti d'une boîte, se met à hurler en disant :

« Mais si c'est comme ça... si ce n'est pas moi, fils qui était fou, c'est moi, et si c'est comme ça, je divorce demain matin... D'ailleurs je ne voulais pas d'enfant, ça n'amène que de l'emm... Je suis fou... Tu ne m'auras plus long temps... je divorce dès demain matin et, docteur, je ne vous paierai pas, allons-nous-en d'ici... »

La mère ne comprenait rien, l'enfant était très content et moi, fort traumatisée, je l'avoue, je dis :

« Allez-vous-en... »

Mais j'étais très inquiète de cette guérison subite, à laquelle je ne m'attendais pas... Mon but avait été de faire le point avec l'enfant pour ensuite le reprendre doucement, de séance en séance, au cours d'une psychothérapie.

Enfin, ils partent : le père était dans un état vraiment subdélirant...

La mère me dit :

« Je vous téléphonerai. »

Trois jours après, je reçois un coup de téléphone de la mère, qui me dit :

« Vous savez, docteur, Pierre est complètement guéri. Il n'y a plus trace de rien, il est absolument comme avant, il n'a plus parlé de vous... Quant à mon mari, il a fait chambre à part pendant deux jours puis il est arrivé hier au petit déjeuner, m'a embrassée et s'est mis à rire aux éclats, en me disant : "Nous avons vu une dame complètement folle, mais ça n'a pas d'importance, puisque maintenant tout va bien..." »

Quelque temps après, la mère m'a envoyé un petit mot avec un chèque. Cela se passait il y a plus de dix ans. L'enfant aujourd'hui est tout à fait normal.

Propos recueillis par Pierre Bénichou

Ce qui la rend inimitable

● par Norbert Bensaid

Françoise Dolto sera irremplaçable parce qu'elle était inimitable. Son savoir-faire — son savoir-être — reposait sur un ensemble de certitudes et d'inquiétudes qui lui étaient propres et s'exprimait par une parole qu'elle semblait inventer constamment. Elle ne prenait aucune liberté avec la théorie, mais elle en usait avec une totale liberté.

Il suffit d'imaginer la technique qui était la sienne, robuste, directe, brutale parfois entre les mains de thérapeutes moins habitués qu'elle d'un amour inconditionnel pour tout enfant, moins attachés au service de la vie présente en chacun d'eux, moins respectueux de leurs désirs pour comprendre qu'une telle liberté ne pourrait être copiée sans ridicule ou sans danger.

On comprend aussi que Lacan, qui ne supportait pas la dissidence mais supportait mal aussi — bien qu'il le provoquât — un suivisme servile, ait toujours accepté d'elle ce qu'il n'aurait accepté de personne d'autre. Fidèle mais autonome, elle était à prendre comme elle était. Un peu comme Freud respectait chez Groddeck une irréductible personne.

Comme si la doctrine, le savoir et les règles ne devaient être que la condition nécessaire, le cadre qui permettent à l'analyste de se libérer, de devenir lui-même pour libérer à son tour les patients et les aider à s'approcher d'eux-mêmes.

Mais peut-être cela est-il plus facile pour un psychanalyste d'enfants. Chez Winnicott aussi, on a ce sentiment d'une grande liberté. Si Françoise Dolto est parvenue à donner de l'analyse une image aussi « saine » — c'est un mot qu'elle utilisait volontiers —, c'est sans doute parce que pour elle un enfant était fondamentalement sain. Ses désirs ne sont malsains que parce qu'ils ne sont pas reconnus, pas parlés. Et le réel auquel elle se réfère est un réel présent, la vérité une vérité en train de se faire, ou de se pervertir. Les désirs, la vérité et le réel de l'adulte ne sont pas les mêmes. Les adultes ne peuvent donc pas, eux non plus, imiter les enfants de Françoise Dolto et attendre de leurs analystes la même rigoureuse simplicité. L'enfant qui est en eux n'a pas eu la chance de passer entre les mains de Françoise Dolto. N. B.

2-8 SEPTEMBRE

Deuxième chemin :

Françoise Dolto

ou

Il était une foi

*aux limites des sciences et de la psychanalyse*¹⁸

« Pour qu'il y ait l'émergence d'un sens, il faudrait qu'il existe une affinité entre la conscience et ce qu'elle vise, que ce que la science dévoile « nous dise quelque chose » de telle sorte qu'une réciprocité affective puisse s'installer, prendre corps.»

Etienne Klein¹⁹

« Quand on veut rebattre la monnaie, on doit réécrire les textes, ceux de Platon tout autant que ceux du Nouveau Testament. »

Peter Sloterdijk²⁰

« Et je comprends aujourd'hui, le point de vue du Christ, son agacement répété devant l'endurcissement des cœurs : ils ont tous les signes, et ils n'en tiennent pas compte. Est-ce qu'il faut vraiment, en supplément, que je donne ma vie pour ces minables ? »

Michel Houellebecq²¹

Au départ, une affirmation !

Tout être humain à sa naissance est possédé d'espérance. Cette espérance est pour Dolto quelque chose qui s'apparente à une force²² de vie qu'on peut appeler l'Être.

> **Le concept d'être est un concept fondamental de la Philosophie.** Le philosophe part du constat que les personnes, les animaux et les choses sont : ils ont en commun d'être. C'est cet élément commun, abstrait mais concret que l'ontologie (étymologie. : le discours philosophique sur l'être) tente de préciser partant aussi de cet autre constat selon lequel une chose peut ne plus être (par absence ou après disparition). Je peux imaginer l'absence d'être. D'où la question philosophique par excellence : Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Pourquoi y a-t-il de l'être plutôt que rien ? Le

¹⁸ Dolto Françoise, Séverin Gérard, *La Foi au risque de la psychanalyse*, Editions du Seuil, collection Points n° 154, Paris, 1983. Ici, ce sont les pages 95 à 106 qui retiennent notre attention.

¹⁹ Klein E., *Allons-nous liquider la science ? Galilée et les Indiens*, Editions Flammarion, Coll. Champs sciences n° 1091, Paris, 2013, p.49.

²⁰ Sloterdijk P., *Tempéraments philosophiques De Platon à Foucault*, Librairie Arthème Fayard, Coll. Pluriel, 2014, p.128-129.

²¹ Houellebecq M., *Sérotonine*, Editions Flammarion, Paris, janvier 2019, p. 347.

²² Clin d'œil à la fameuse expression du film *Star War* « Que la Force soit avec toi ! ».

sens commun en reste souvent au fait *qu'il y a quelque chose* et du coup, se prive d'un étonnement primordial.

Dolto ajoute un autre constat selon lequel notre être peut être décuplé, démultiplié par quelqu'un ou par un but. Cette possibilité d'être plus nous rapproche de l'Être avec E majuscule qui pourrait pour elle tout aussi bien s'appeler l'Esprit ou Dieu. Précisons d'emblée qu'il ne s'agit pas ici de l'idée commune de dieu comme Toute-puissance.

L'Être comme phénomène de résonance ?

Pour Dolto, l'Être est une expression pour désigner la résultante des conditions qui développent la Vie, qui démultiplient la vie. Cette résultante peut être comparée à un phénomène de résonance.

> **Le concept de résonance est un concept de la Physique.** Soit un objet A mal attaché à un grand objet B. Cet objet B est mis en mouvement : on observe qu'à une certaine vitesse, le petit objet A va se mettre à vibrer mais en deçà ou au-delà de cette vitesse, il ne vibre pas. On dira que pour une vitesse bien définie, A est entré en résonance avec B.

Cette analogie permet d'explicitier le fait que l'envie d' « être plus » se manifeste lors d'une mise en relation à un autre. Autrement dit, grâce une certaine relation, la vie est décuplée chez une personne : on pourra dire qu'elle participe de l'Être.

Le saut évangélique ?

L'Être est ce grand Autre. Ce grand Autre peut être perçu comme le résultat d'une abstraction tout autant que comme la résultante des conditions effectives de la présence d'une ou plusieurs personnes qui provoquent notre envie d' « être plus ».

Ce grand Autre est aussi désigné comme l'Être de l'Esprit ou de Dieu par Dolto. L'appellation « L'Être de Dieu » ne dérange pas Dolto, elle la justifie par la lecture des Evangiles, des textes qui ont fait rupture selon elle dans notre Histoire, mais en tous les cas dans son histoire personnelle. Les Evangiles ont provoqué chez elle un choc émotif et intellectuel, « un torrent fantastique de sublimation des pulsions »²³ (p. 95) : les Evangiles sont susceptibles de proposer un art de diriger sa vie au-delà de la raison et de l'échec. Pour Dolto, avec la personnalité de Jésus, le désir peut se muter en amour, il peut être libéré. C'est à ce stade qu'il importe de souligner que si pour le sens commun, l'idée de dieu est associée à l'idée de toute-puissance, cela change avec le christianisme. L'idée de dieu est subvertie et associée à l'idée de l'Amour grâce à une Toute-puissance qui se dépossède d'elle-même.

Du Désir insatiable à l'Amour grâce à la psychanalyse ?

Fondamentalement le désir humain est en soi insatiable : aucun objet ne pouvant le combler, le désir entraîne un risque de consommation infinie qui peut à lui seul englober toute la Terre : elle n'y suffira pas... Par contre, avec l'amour, le désir entre dans le respect de l'autre, dans sa reconnaissance, l'acceptation de limites, voire à la limite l'abandon de soi.

Ce qui a amené Françoise Dolto à comprendre comment dans les Evangiles la mutation du désir en amour est possible, c'est la psychanalyse ! La théorie psychanalytique lui a permis

²³ La lecture des 2 tomes *L'évangile au risque de la psychanalyse* permet de mieux comprendre son adhésion.

d'explorer et d'approfondir les phénomènes relationnels au cœur des Evangiles. Selon ses mots, « C'est la psychanalyse qui m'a donné cette foi. »²⁴ Il faut dire **qu'une telle affirmation est surprenante car elle est toute à l'opposé des conditions historiques qui ont conduit Freud à la découverte de la psychanalyse.**

> Les conditions historiques qui ont déterminé Freud (médecin autrichien d'origine juive) à postuler le concept d'inconscient, sont d'une part un rejet de la religion juive parallèlement à une vive horreur de l'Eglise catholique romaine, et d'autre part, une opposition avec la science de son temps. **Pour Freud, la religion empêchait de découvrir les « mécanismes » de la pensée, la religion étant une névrose collective.**

Entendez par là que la religion est une fuite organisée dans un imaginaire collectif, dans une fiction qui s'invente, rassemble, et console un ensemble d'individus blessés par les difficultés de la vie. Face au phénomène religieux, les recherches de Freud vont imposer l'existence de l'Inconscient, source de notre imaginaire.

Ce concept trouve la preuve de sa pertinence dans les rêves que nous faisons chaque nuit durant notre sommeil : « Le rêve est la voie royale vers l'inconscient. ». Mais à la production des rêves²⁵, il convient d'ajouter les lapsus ou les gestes manqués : ce sont des productions mentales qui n'ont rien de pathologiques et qui nous font dire que « ça nous a échappé. » Le **ça** est un autre terme pour désigner l'Inconscient.

En conclusion, même si de nombreuses productions mentales de notre cerveau échappent à notre contrôle conscient, Freud n'absolutisera pas l'Inconscient, il maintient une injonction éthique, ce « commandement » selon lequel « Là où est le ça, le moi doit advenir. » Autrement dit, l'être humain se grandit de répondre de ses paroles et de ses actes même s'ils lui échappent à l'occasion.

Si à l'évidence, les conditions historiques de l'apparition de la psychanalyse se sont faites contre la religion, Dolto n'hésite pas à se servir de la psychanalyse en tant que technique d'analyse comme moyen pour comprendre et mettre à jour le sublime des propos évangéliques.

Un concept psychanalytique clef : le stade du miroir

Dans sa compréhension de l'être humain, Dolto recourt à un concept psychanalytique, celui du stade du miroir. Elle y fait explicitement écho quand elle dit « avoir rencontré son unité intérieure par delà ses morcellements grâce à l'évangile. »

> **Le concept psychanalytique du stade du miroir est au fondement de la personnalité.** Ainsi on a observé que le bébé apprend à connaître son environnement en mettant tout en bouche : c'est le sein bien sûr, la tétine, son pouce, son gros orteil, etc. En fait, il ne distingue pas son corps de celui de sa mère. Il n'a pas d'unité corporelle. Quand il se voit dans le miroir, c'est l'image d'un autre qu'il voit. C'est

²⁴ Dolto F., Séverin G., *La Foi au risque de la psychanalyse*, Editions du Seuil, collection Points n° 154, Paris, 1983., p. 97.

²⁵ « L'étude du rêve peut être considérée comme le moyen d'exploration le plus sûr des processus psychologiques profonds. » in Freud S. (1930, *Essais de psychanalyse*, Editions Payot, Petite bibliothèque Payot, N°44, Paris, 1980, p.14.

aux environs d'un an qu'il peut arriver à se reconnaître dans le miroir. Le jour où cette reconnaissance se produit, il entre en jubilation, il joue de son image par des grimaces et des danses. Cette vision de son unité corporelle met fin à un morcellement de lui-même, elle fait de lui un « je ». Ce saut psychologique, ce passage s'accompagne d'une entrée dans le langage. Par exemple, devant un miroir avec un adulte qui le porte, le petit enfant est appelé à « être », à faire un sourire en même temps qu'il est appelé par son prénom. A son image est associé un mot : l'enfant est à l'image et en même temps, se décolle de l'image en entrant dans l'échange des mots, des paroles. Le prénom est entre dans l'ordre de la nomination. Le prénom répété²⁶ se lie à l'image unifiante mais dans le même temps, il désigne un au-delà de l'image, la réalité symbolique.

L'expérience commune et surtout parentale montre combien le choix du prénom peut être marqué par des appréciations multiples. Cependant, au-delà des influences diverses, le prénom est un appel à être. En principe, on aime le prénom qu'on donne à son enfant avant même qu'il ne soit né. On ne donne pas un prénom qu'on n'aime pas : on compromettrait déjà l'appel du nouvel être à être. Imaginons un instant, un parent avec son enfant sur les bras qui devant le miroir, ne l'appellerait pas : cet enfant va devoir s'assurer, se faire (tout seul), il a moins d'appel à être...

Bref, le choix du prénom se révèle capital au moment du stade du miroir. Une nomination soutenue va permettre de s'arracher au miroir et d'entendre qu'on l'appelle ailleurs, au-delà.

C'est bien de cette conquête d'une unité intérieure dont parle Dolto quand elle a cette formule :

« Si je suis, c'est qu'Il est. »

Autrement dit, si j'ai mon unité personnelle, c'est parce qu'un autre (parent, grands-parents, frère ou un étranger, etc.) m'a appelé à être. Il est heureux que beaucoup s'en mêlent. Mais en mettant une majuscule au pronom « Il », Dolto effectue un saut cognitif qui est en fait un saut ontologique à savoir qu'elle affirme que l'appel à être reçu dans notre environnement humain dépasse les intentions pures et impures des acteurs, il est fonction de l'essence même, du fondement même de l'Univers. En somme, on doit parier qu'il y a plus qu'un appel à être provenant de la communauté des humains, c'est l'existence même du monde qui m'appelle *via* les figures humaines, vivantes²⁷, voire même des éléments matériels comme le soleil, la mer, une montagne. Y fait écho un certain animisme qui peut se muer en une poésie mystique de la Nature comme a pu le faire François d'Assise en parlant de « Frère Soleil et de sœur Lune, etc. »

Etre en défaut d'appel ou l'introduction au Mal ?

Il y a un proverbe djiboutien qui dit : « C'est la parole qui m'a créé et a créé mon père. Toi, serait-ce le silence qui t'a créé ? ». Ce propos nous introduit aux situations où il n'y a pas d'appel et où a lieu une simple nomination sans affection. Dans ce cas, on doit être attentif à un tout autre comportement qui le surpasse et le masque à savoir le désir d'appropriation. Ce

²⁶ On pourrait dire en référence à Winnicott que le prénom agit comme un objet transitionnel qui est d'introduire à la réalité symbolique, le prénom permet de quitter le miroir, l'imaginaire.

²⁷ Il peut s'agir d'animaux.

comportement a tendance à s'effacer ou du moins à s'atténuer quand on a affaire à une éducation normale où l'enfant a droit à une nomination affective,

De fait, à partir du moment où l'individu découvre son moi, il découvre aussi sa petitesse qu'il tente de compenser bien maladroitement par de multiples désirs d'appropriation : c'est le fameux « c'est à moi » qu'on entend et que répète inlassablement l'enfant pour tous les objets qui passent plus ou moins à sa portée. Il va batailler sans cesse pour les avoir à lui et souvent être rabroué et déçu. Ce désir d'appropriation est la marque d'un désir de domination²⁸, une volonté de soumettre son environnement, il va demeurer durant toute la vie et toujours engager la fameuse recherche illusoire d'un objet qui puisse le combler.

Or quand il n'y a pas d'appel affectif véritable qui soit - si on peut oser ce parallèle - un appel effectif à être, le désir de domination va s'inscrire comme le seul mode d'être, réparateur de la petitesse du moi.

Pire, en fonction de la violence des frustrations encourues lors de l'entrée dans l'existence, ce désir de domination peut se radicaliser en étant plus que le simple désir de soumettre l'autre, en souhaitant par exemple réduire l'autre à un animal, à un insecte, voire à une chose. « Tu ne vaudras pas le prix de la balle avec laquelle je te tue. » disait le SS²⁹ à sa victime. Dans cet extrême désir de domination, il n'y a plus la moindre trace d'appel, c'est le désir que l'autre ne soit pas qui se dit. Et quand ce désir s'institue et s'administre, on a ce que Hannah Arendt a appelé « la banalité du Mal ».

De l'usage excessif d'un concept ?

Au regard de ce désir de domination et de son enracinement dans la nature humaine, nous pouvons estimer que le processus psychologique du stade du miroir, si fondamental pour qu'un individu devienne un je, une conscience, a été absolutisé par Dolto. Elle lui accorderait une importance exagérée. Que le processus soit « divinement » important, c'est effectif, mais il devient pour Dolto au minimum l'indice, voire la preuve **qu'il y a dans la Nature, dans l'Evolution matérielle de l'univers un phénomène d'émergence psychologique qui ressemble à un appel à être.** Cet appel à être participerait dans le cadre d'une certaine foi à ce qu'elle a désigné comme l'Etre de Dieu mais d'un dieu qui s'inscrit dans le contexte général d'une vision chrétienne. Aussi le « Il » majuscule s'il paraît essentialiser l'Etre et s'il peut faire croire au concept traditionnel d'une Toute-puissance inaccessible comme dans le monothéisme juif et musulman, ce « Il » est ici dans sa référence au christianisme, celle d'une puissance qui a le souci de faire grandir plus petit que soi. Cette conception est en accord avec l'attention thérapeutique que Dolto a investi et développé pour l'enfance.

Si cette unité intérieure du sujet est de première importance, il n'en reste pas moins que Dolto souligne combien cette unité intérieure est fragile, combien elle n'est jamais acquise, combien elle engage une foi, une confiance : si ce « Il » majuscule m'appelle à être en étant une personne, un quidam, une famille, un groupe, voire toute la réalité, « Il » peut aussi être synonyme d'absence sous bien des formes : « Personne ne veut de moi dans ce monde... » ou pire « Ce monde ne veut pas de moi. » C'est par exemple ce que peut se dire l'individu qui entre dans la vie avec un handicap.

²⁸ Le lecteur trouve une preuve de la proximité vécue du stade du miroir et du désir de domination dans la lecture du texte de Freud à propos de l'expérience de la bobine. Nous avons repris ce texte en page 34 du présent texte.

²⁹ Bettelheim B., *Le cœur conscient*, Edition Robert Laffont (1972), Hachette Littérature, Coll. Puriel n°869, février 2000, p.311

Trois autres menaces bien réelles face à mon besoin d'unité intérieure ?

Au-delà d'un manque de foi et d'un sentiment de contingence absolue où je me vois comme un accident, Dolto voit trois menaces bien réelles au maintien de notre unité intérieure :

La première menace est dans le constat qu'à **vouloir définir mon je** (Qui je suis ?) par les images ou par les mots, je n'aurais jamais fini d'en parler... En termes psychologiques, le narcissisme a quelque chose de mortifère.

La seconde menace réside dans **la souffrance** où je commence à perdre mon unité au profit de la partie de mon corps qui me fait mal, je me morcelle...

La troisième est **la mort où le corps se morcelle au point de se désintégrer totalement...**

Face à ces trois menaces, Dolto a cette conviction que « Quand le corps ne sera plus, « je » sera toujours puisque Dieu est et que « je » suis de lui. » (p.97-98) Autrement dit, l'Être est par delà la mort, au-delà de nos sens. En des termes de tous les jours, l'apparition d'un « je », - personnel - ne dépend pas de moi : ce phénomène psychologique complexe est inscrit dans la nature et donc il se poursuivra partout où des conditions particulières et précises seront réunies. Ces conditions matérielles intégreront ce qu'on peut désigner comme un appel à être qui participerait de l'Être du Dieu, une réalité vaste et infinie. Quand on n'a pas un minimum de perception de cette dimension, c'est la dimension spirituelle de l'être humain qu'on risque de ne pas percevoir. L'absence de cette dimension risque de précipiter plus aisément l'individu dans le désir d'appropriation illimitée qu'entretient la société de consommation.

Au-delà des limites d'un matérialisme pur et dur ?

Pour l'incroyant, rien de tout cela ne peut être pensé : l'existence est quelque chose d'accidentel, de contingent et de strictement matériel, voire d'absurde. L'existence ne m'appelle pas. Cette attitude met en doute, en suspens l'appel à être plus et à le partager.

Pour Dolto, le matérialiste ou l'incroyant est quelqu'un qui en particulier face à la mort et au recyclage des matériaux du cadavre par d'autres êtres, envisage stoïquement une seule idée comme vraie, à savoir que l'être humain n'est rien de plus qu'un ensemble infiniment complexe de molécules et d'atomes (65 % d'eau et quelques sels minéraux, etc.)

Mais pour Dolto, par delà tous les réductionnismes (physiques, chimiques, biologiques, psychologiques ou électroniques), il y a un phénomène d'émergence qui est la conscience et qui fait signe non pas de mon éternité mais d'autre chose, d'un appel à être³⁰ qui existe en-dehors de moi.

Au final, Dolto estime que « l'être humain est un être transcendant c'est-à-dire qu'il dépasse le monde qu'on appelle matériel » (p.99): « je » n'existe vraiment que par une « confiance qui se nomme la foi » (p.99) que j'accorde à un grand Autre dont Dolto trouve un parfait représentant dans le comportement du Christ.

Du rôle des différences dont la différence sexuelle

³⁰ Comme simple analogie, on peut évoquer le boson, cette particule élémentaire, appelée « la particule de Dieu », à savoir que cette particule n'existe que parce qu'elle doit être postulée pour permettre que d'autres particules existent.

Dans le prolongement de tout ce qui vient d'être dit, Dolto fait observer que dans la sexualité, deux corps peuvent tenter de s'unir pour faire signe d'un nouvel être, que le corps fait signe pour un cerveau, et que le cerveau fait signe pour un esprit, une parole. Elle conclut que l'être humain est finalement un « parlêtre ». C'est par la parole qu'en définitive, l'être humain entre dans un univers de communication où peut se dire l'Amour.

Cette communication est constituée de mouvements, de **rencontres qui sont possibles par « des différences de niveau qui créent un courant »** (p.104), un désir d'entrer en relation où l'essentiel de cette communication sera l'Amour.

> **Le concept de différences de niveau est un concept de la Physique.** Il peut renvoyer à la thermodynamique qui explique que pour faire fonctionner une machine et donc avoir un mouvement, il faut disposer d'une source chaude et d'une source froide.

Une mise en mouvement pour un dépassement par la parole

Dans la communication humaine, ce qui provoque le plus souvent les mises en relation qui sont aussi bien souvent des mises en tension, ce sont les différences de niveau entre :

- enfants et adultes
- jeunes et vieux
- hommes et femmes
- morts et vivants

Par la parole se dit le désir de rencontrer l'autre. C'est dans cette communication concrète avec l'autre que je peux rencontrer l'Être de Dieu, l'appel à être, et ce, malgré la souffrance et la mort. La phrase évangélique « Le Verbe s'est fait chair. » veut dire que le Sens de la vie est à la portée des êtres matériels que nous sommes, qu'il est disponible dans des mots. Le sens est à lire, à entendre au travers de mots ou des gestes qui construisent des comportements, des actes précis.

Un autre concept psychanalytique pour « concrétiser » ce dépassement par la parole

Cette manière d'être plus, de susciter la vie peut être approchée par une façon de vivre au quotidien qui s'indique dans le mouvement trinitaire qui anime le père, la mère et l'enfant. Ce mouvement trinitaire trouve son apogée lors la résolution adéquate du fameux complexe d'Oedipe.

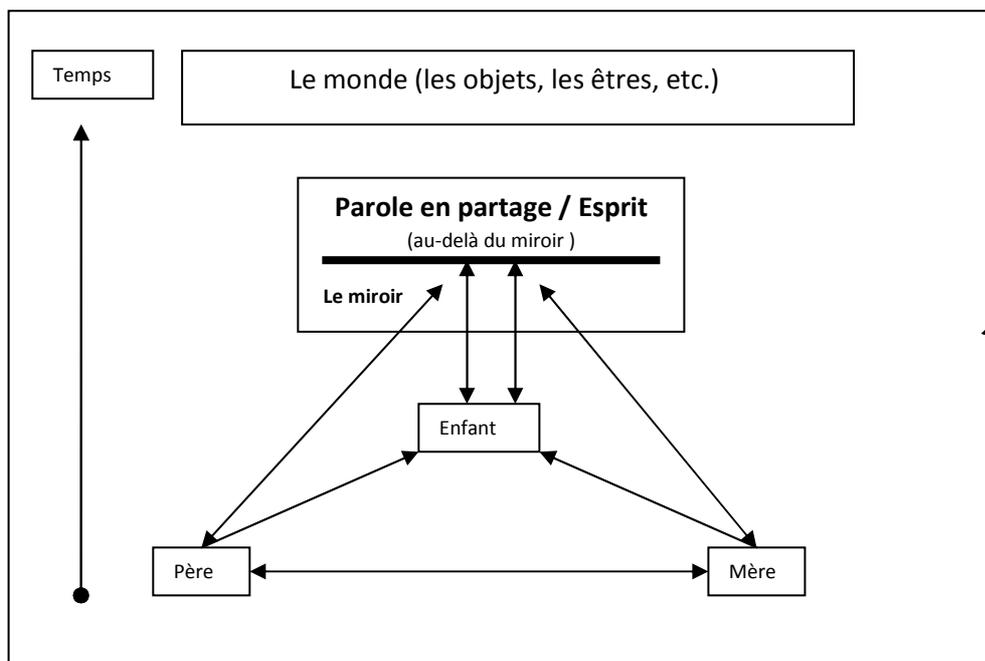
> **Le mouvement trinitaire à l'intérieur de la cellule familiale renvoie à un autre concept psychanalytique, apparenté au complexe d'Œdipe.** De fait l'enfant va apprendre à communiquer au début *via* le modèle de ses parents.

Au début de sa jeune existence, il est d'abord entre son père et sa mère dont il va devoir en principe reconnaître qu'ils sont « en mouvement l'un vers l'autre, l'un par rapport à l'autre. Grandissant, l'enfant devient père et mère de lui-même. » (p.105)

Autrement dit, il n'y a croissance que s'il se place au-delà de ses parents, c'est-à-dire dans la parole qui circule entre eux. Or cette parole est ce qui l'a appelé, l'a unifié tout en le forçant à intégrer l'univers symbolique.

Autrement dit, ce qui doit être investi, est un au-delà des parents et un au-delà de soi, qui est la Parole, l'univers symbolique dont l'appropriation devra permettre une plus large rencontre, une construction plus étendue de relations avec le monde (les objets et les personnes), à l'extrême limite, une démarche spirituelle.

Esquissons un schéma de la relation :



Autrement dit, il reconnaîtra qu'il est une part de chacun d'eux, la parole circulant entre lui, son père et sa mère, elle le place au-delà d'eux.

Il y aura un problème (peur, avarice, haine, domination, etc.) s'il y a blocage et conflit dans le mouvement entre les trois : par exemple, si la communication ne s'effectue qu'avec un des parents qui confisque l'enfant, ou qui lui ment, ou qui le rejette, ou encore si les parents se considèrent temporellement au même niveau que l'enfant³¹, etc. Dans chacune de ces situations, l'enfant peut se trouver paralysé ou désorienté : il peut ne pas savoir exprimer son désir, il peut ne pas entrer de plein pied dans l'univers symbolique, et donc dans la réalité.

Le concept théologique de trinité comme un analogue du triangle psychanalytique ?

À la fin de sa réflexion, Dolto voit dans le concept chrétien de la Trinité une image du triangle psychanalytique. Cette analogie demande une attention critique particulière car historiquement ce concept théologique est le produit d'une élaboration intellectuelle qui intègre bien des composantes de l'histoire du christianisme. Néanmoins un tel détour critique vaut la peine tant le christianisme fait partie de la réflexion philosophique de l'Occident sur la

³¹ À propos d'une impasse éducative contemporaine, on peut renvoyer le lecteur à notre étude : *Un enjeu de la pédagogie contemporaine : Comment faire muter un enfant-roi ? ou La quatrième dimension*, Editons Onehope, Petites études pédagogiques n°4, août 2012, 16 pages..

question d'un sens à l'Existence. D'une manière générale, il nous apparaît plus important de situer cette influence du christianisme que de l'ignorer.

> **Le concept de la Trinité est un concept théologique qui a été élaboré pour tenter de rendre compte de la démarche du Christ et qui va pour une part à l'encontre de l'absolutisme divin de la religion juive.** Pour expliquer les relations entre Jésus et Dieu, le discours théologique chrétien a avancé ce concept : il y aurait en Dieu non pas une personne mais trois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ce « polythéisme » curieux issu d'une affirmation monothéiste serait en fait l'image de la communication parfaite.

Néanmoins l'introduction du concept théologique de la trinité dans la réflexion de Dolto présente une certaine ambiguïté car le concept de trinité peut se confondre³² à la fois avec le mouvement trinitaire de la famille, le complexe d'Œdipe et la « sainte famille ». Rappelons que la « sainte famille » est la désignation donnée au triangle familial formé par Joseph, le père adoptif de Jésus, Marie, sa mère et le divin enfant. Dans ces rapprochements précipités faits par Dolto, le point central à comprendre est le fait de désigner le concept de la Trinité comme celui de la communication parfaite où prime la Parole.

Le contexte général qui voit surgir le concept de la Trinité

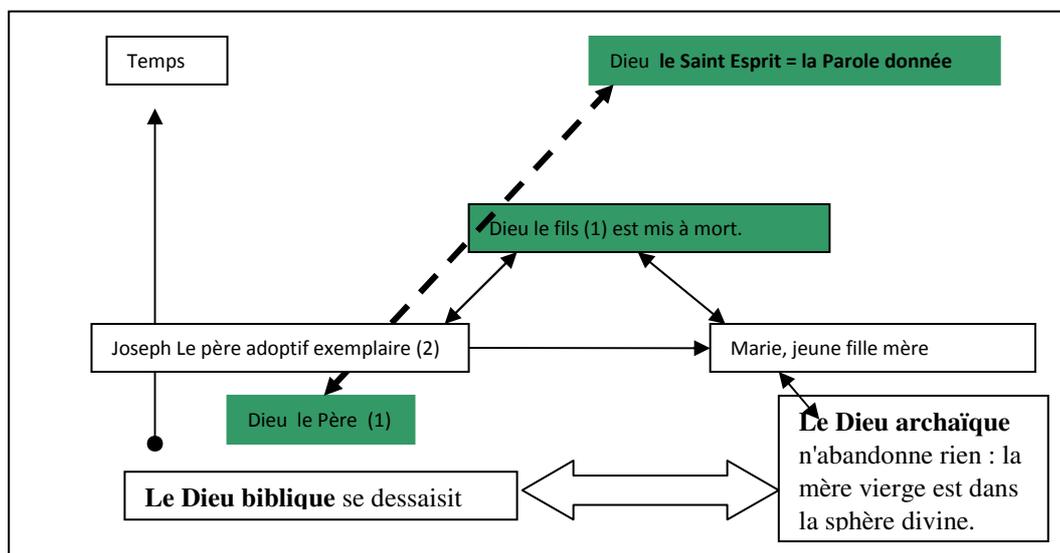
Rappelons que le positionnement particulier de la Parole trouve au départ un écho privilégié pour Dolto dans sa lecture des textes évangéliques : ces textes ne sont pas comme les tables écrites d'une loi mais un lieu d'une rencontre qui exige une écoute et une lecture attentive, un lieu de liberté.

Tentons d'explicitier ce qui est en jeu avec le concept théologique de la Trinité. C'est avant tout le dépassement de la conception spontanément humaine de l'idée de Dieu comme une Toute-puissance absolue.

Après la démarche du Christ rapportée par les évangélistes, la manière de concevoir spontanément l'idée de Dieu s'est trouvée modifiée, elle peut ne plus être celle de la Toute-puissance puisque celle-ci a endossé *via* le Christ le risque d'être rejetée, de vivre la mort pour assumer toute la condition humaine. De fait, tester la mortalité d'un individu est une façon de vérifier qu'il n'est pas un dieu. Aussi l'acceptation de la mort par un individu prétendant à une dimension divine peut apparaître comme une folie ou une expression sublime de ce renoncement à la Toute-puissance mais adhérer à la reconnaissance qu'il y a eu un authentique renoncement divin, est une affaire de croyance, le commun des mortels rejette spontanément cette croyance. Tout à l'opposé, il est persuadé que l'adhésion à la puissance lui ménagera une vie plus facile. Après le rejet de cette prétendue démarche divine, il ne reste plus que la Parole qui a été dite par l'individu Jésus. La lecture de cette Parole devrait nous permettre de comprendre l'éventuelle erreur de jugement qui pourrait être commise en rejetant son message, un tel rejet étant présenté comme une tentation originelle de l'être l'humain.

³² Pour une critique argumentée et sévère de ces concepts, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de Peter Sloterdijk, *Après nous le déluge*, Petite bibliothèque Payot, coll. Essais n°1079, 2016, et en particulier aux pages 275 à 310.

C'est à partir d'un tel contexte que s'est élaboré le concept de la Trinité. Ce concept s'inscrit dans un parcours historique qui entraîna des discussions et des affirmations théoriques et aujourd'hui instituées comme le dogme de l'immaculée conception³³ qui affirme que la mère du Christ a été fécondée directement par Dieu. Or si d'un regard extérieur, nous regardons ces événements affirmés comme historiques, la dimension sublimement divine n'est plus tant dans l'idée d'une fécondation immatérielle mais dans la démarche qu'une Toute-puissance divine s'engage dans l'adoption d'un enfant qu'elle n'a pas totalement³⁴ conçu et qu'elle le fasse sien et donc, que cette Toute-puissance soit dans un retrait³⁵ par rapport à elle-même. De ce point de vue, la figure du père adoptif Joseph tenue pour secondaire devient une figure sublime, celle d'un pouvoir paternel qui renonce à la Toute-puissance patriarcale de l'époque. Il en résulte que la mère, ladite Vierge Marie, est mise en retrait pour une part, et ce contre, le rôle accordé par la tradition. En effet la conception d'une femme que s'approprie mystérieusement la divinité, est liée à une conception plutôt archaïque et primitive de la toute-puissance divine. Dans cette conception archaïque, le père adoptif n'est qu'un cache-misère d'une faute ou d'un abandon sous-entendu.



(1) Le père et le fils sont unis, ils sont un pour dire la même chose, une parole de vie qui les dit et les conforte dans leur effacement par rapport à la Toute-puissance. Il ne nous reste que cette Parole.

(2) Joseph, père adoptif, qui se dessaisit des valeurs du patriarcat qui condamnait toute femme enceinte sans mari.

³³ Ce concept de l'immaculée conception devient un dogme (1854) dans un contexte historique bien précis qui sera suivi de l'adoption d'un autre dogme, celui de l'infailibilité (1870) du pape. Ces adoptions dogmatiques peuvent être vues comme une réponse face à la menace d'une sécularisation de l'institution Eglise face à la modernité et face à la fin des Etats pontificaux (unification italienne de 1870).

³⁴ À moins que la femme ne soit vue que comme un simple réceptacle.

³⁵ Le texte de la Genèse esquisse déjà de façon imagée avec l'épisode du déluge que la création du monde ne se confirme qu'avec le retrait de Dieu du monde. Autrement dit, après le déluge et Noé, il n'est plus question de voir dans les phénomènes monstrueux de la Nature, une colère de Dieu mais les seules lois d'une Nature autonome.

La sublimité est plutôt dans le mouvement de l'adoption d'une humanité qui pouvait être abandonnée, et à la limite dans l'adoption d'un « bâtard ». De fait l'adoption est en elle-même un geste des plus détachés, l'adhésion à un principe généalogique « spirituel ». En écho, on peut évoquer cette citation grecque qui relativise le patriarcat en affirmant que le père n'est pas celui qui donne la vie mais celui qui éduque. La démarche du Christ comme personnage historique, est dans le prolongement d'un geste adoptif comme une représentation d'une dimension spirituelle qui fait signe : l'essence véritable de l'humanité n'est pas dans la filiation biologique ou dans l'attachement à un clan mais dans le fait que celui qui ne m'est pas lié par le sang ou qui ne me ressemble pas par la biologie, me ressemble³⁶ cependant beaucoup : l'étranger est mon proche.

De l'intérêt du concept théologique de la Trinité pour Dolto

Au vu de ce bref parcours historique, l'intérêt de faire cette analogie entre le mouvement trinitaire au sein de la structure œdipienne et le concept de la Trinité paraît forcé et inutile. Néanmoins centrons nous sur la conviction de Dolto selon laquelle la Trinité représente une situation de communication parfaite.

Partons de l'affirmation que la trinité est la proposition selon laquelle il y a trois personnes divines en un seul Dieu : Dieu le père, Dieu le fils et le Saint-Esprit. Il n'y aurait pas de tensions entre elles, il n'y a pas non plus de traces d'une personne féminine. A priori, nous sommes dans un dépassement de la structure conflictuelle du complexe d'Oedipe.

Pour suivre, il convient de prendre une à une les autres propositions théologiques. Tout d'abord, celle d'un dieu tout-puissant présenté comme Père ; puis, celle d'un dieu qui vient vivre la condition humaine présenté comme son fils. S'ils sont unis, s'ils sont un, la mort du fils est aussi un peu la mort du père. Autrement dit, la mort du Christ annonce la mort de Dieu, du moins son effacement. Il n'y a plus de conflit de génération, de conception ou d'antériorité. Ce qui disparaît bien, c'est l'idée de la Toute-puissance au profit d'une puissance qui se met au service de plus petit qu'elle : le maître se fait serviteur. Ce qui reste après l'effacement du Père et du Fils, c'est la Parole délivrée par le Christ qui est aussi en son principe celle de Dieu le Père puisqu'ils sont un. Cette Parole a une existence, une présence propre, celle de la troisième personne divine, le Saint-Esprit. Comme le fils et le père sont, cette Parole est; elle a été dite, elle est accessible et lisible.

Que dit cette Parole ? Que le maître s'est fait serviteur de plus petit que soi. C'est là une dimension morale qui est affirmée. Cette dimension morale ne peut être instituée sans se corrompre : le maître se faisant serviteur, de serviteur, il ne peut se faire maître dans une nouvelle hiérarchisation sans se contredire. Il en résulte au final que dans l'ordre social qui existe, le croyant comme son dieu ne cherchera pas à abuser de son pouvoir, il fera en sorte d'être au service du plus petit, rendant l'enfance sacrée³⁷. Au terme, cette Parole prétend se confondre avec l'essence même de la Vie. « Je suis la Vérité et la Vie » proclame le Christ.

³⁶ Sur ce principe de la ressemblance comme fondement du lien humain, nous renvoyons le lecteur à notre analyse du roman de François Emmanuel intitulé *La Question humaine*. Spee B. (février 2014) *La question humaine de François Emmanuel ou Comment introduire à une poétique ?* (21 pages) Avec une postface de François Emmanuel, Edition Onehope.

³⁷ On comprend ici combien les scandales et les maltraitements envers l'enfance au sein du clergé sont une atteinte profonde au fondement même de la Parole chrétienne.

La Parole comme ultime lieu où se découvre l'Esprit !

Soulignons qu'avec le concept de trinité, nous sommes bien au-delà de la nostalgie d'appropriation du corps de la mère, reliquat du complexe d'Oedipe. **L'enjeu est le dépassement du temps générationnel où un conflit se joue entre ceux qui sont morts ou qui vont mourir et ceux qui vont vivre un peu plus longtemps parce qu'ils sont plus jeunes.**

La Trinité chrétienne montre un fils, le Christ, qui accepte de mourir avant son heure : il accepte d'endosser une accusation fautive - accusation qui est une méprise par défaut d'écoute - celle de le prendre pour la Toute-puissance, une idée trop humaine de l'idée de dieu alors qu'il prétend n'être que dans la filiation d'une Parole qui affirme dire et être la Vie. Chose qui n'est pas rien ! C'est cette « Parole » désignée comme « L'esprit Saint » qui circule au présent.

La reconnaissance du primat de cette Parole serait la preuve de l'inscription de l'être humain dans un état où on accepte d'échanger la Vie en la quittant.

Le propos de Dolto se conclut sur la phrase suivante : « La métaphore spirituelle de cette vie psychique triangulaire est le Dieu-Trinité. Rien d'inconcevable ni de farfelu. C'est un mouvement d'amour, sans arrêt ni reprise. » (p.105)

Conclusion

Nous sommes intéressés à ce texte de Dolto car il nous a paru remarquable par le fait qu'elle tentait de penser et de rendre compte des fondements du texte évangélique à l'aide des concepts de la Physique et de la Psychologie comme ceux de la résonance, de la différence de niveaux, du stade du miroir, etc.

Dolto répond pour une part à « la grande question : comment joindre l'amour du monde à sa compréhension ? Comment élargir la rationalité pour qu'elle devienne généreuse, poétique, « pantophile » ? Comment aller au-delà de la connaissance, savoir vivre, savoir écouter, excéder l'application du critère d'exactitude ? »³⁸

L'explicitation de l'usage que Dolto fait de tous ces concepts et son expérience clinique montrent qu'elle croit à une coïncidence possible, à une résonance entre sa foi chrétienne, l'effort des sciences humaines et celui des sciences naturelles pour dire ce qui fait la Vie.

³⁸ Klein E., *Allons-nous liquider la science ? Galilée et les Indiens*, Editions Flammarion, Coll. Champs sciences n°1091, Paris, 2013, p. 51.

Troisième chemin :

*Qu'est-ce qu'une chose vraie ?*³⁹

(Le Père Noël)

« Dans son élan même, l'activité scientifique a donc partie liée avec l'idée de vérité. »
Etienne Klein⁴⁰

« Le mythe, c'est ça, la tentative de donner forme à ce qui s'opère de la structure. »
Lacan

Citation:

« J'ai là une question sur le Père Noël, tout simplement. Voilà ! C'est un père qui vous demande votre opinion sur ce mythe : "Doit-on laisser l'enfant croire au Père Noël et à la petite souris pour la perte des dents de lait, ou encore aux œufs de Pâques ? Quand des camarades d'école lui apprendront la vérité, l'explication sur le symbolisme du père suffira-t-elle à compenser le désappointement de l'enfant, qui va s'apercevoir brutalement que ses parents lui ont menti ? »

Dolto : « Je crois que c'est là une fausse question. Les enfants ont beaucoup de poésie, et les adultes aussi, puisqu'eux-mêmes continuent à se souhaiter la Noël, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'une chose vraie ? Le Père Noël fait gagner tellement d'argent : ce n'est pas vrai ? Quand on gagne beaucoup d'argent, ça a l'air d'être une chose vraie, n'est-ce pas ? [...] »

Discussion :

Dolto s'interroge avec un auditeur sur le bien-fondé de raconter aux enfants des histoires comme celle de Saint Nicolas ou du Père Noël. Ces histoires qui sont des "réalités arrangées", des fictions, vont tôt ou tard apparaître aux enfants comme des mensonges. La rapidité avec laquelle ces histoires vont devenir des inventions des adultes pour faire « chanter » les enfants, sera encore plus effective et dommageable aujourd'hui dans un monde hyperconnecté où peuvent être vus dans un même temps des dizaines de pères Noël en des lieux différents. La parole des parents est d'emblée confrontée et mise en question par le "parent télévisuel". Et pourtant Dolto maintient qu'il convient de raconter aux enfants ces histoires, ces contes de Noël et bien d'autres, car il y a une vérité dans cette poésie enfantine, dans la poésie en général. C'est sur ce point que nous souhaitons apporter une explicitation aux propos de Dolto.

Dans sa réponse, Dolto développe l'idée qu'il y a plusieurs niveaux de vérité...

³⁹ Françoise Dolto, *Lorsque l'enfant paraît* " tome 1, Editions du Seuil, 1977, p.93-95.

⁴⁰ Klein E., *Allons-nous liquider la science ? Galilée et les Indiens*, Editions Flammarion, Coll. Champs sciences n°1091, Paris, 2013, p.63. Ajoutons que l'idée de vérité est liée à une adéquation (mesurable) aux faits.

Ce qui rend une chose vraie ou un comportement vrai, c'est qu'il rapporte de l'argent. Le gain d'argent rend les choses importantes. Un chiffre économique donne du poids, du sérieux à une activité même si celle-ci peut n'être que fiction, mensonge ou charlatanisme. Peu importe ! Ce type d'activité indique que la crédulité est une dimension exploitable de l'être humain. De ce point de vue, l'ensemble des dépenses occasionnées par les fêtes de fin d'année rend le Père Noël important, presque vrai...

Ce qui rend aussi une chose vraie, c'est la parole d'une figure d'autorité ou le rapport social qui est mis en avant. Si des parents engagent très tôt leur influence et y apportent du crédit, la chose présentée sera prise pour vraie ; l'enfant prendra le propos des parents pour « argent comptant » ... « La foi dogmatique est un fruit de l'éducation » a pu écrire Jean-Jacques Rousseau.

Au-delà du simple rapport d'autorité, il y a encore le rapport social où le nombre d'adeptes ou de partisans en impose : s'il y a un milliard de chrétiens qui croient, le christianisme peut apparaître comme une chose vraie. Il devient difficilement pensable qu'autant de gens se trompent ou soient abusés. Cependant, « le nombre ne fait pas une vérité » avance Platon mais dans les faits, le nombre fera un rapport de force parfois énorme qu'il vaut mieux respecter. Un rapport de force, ça vous en impose mais il n'en reste pas moins que le nombre peut imposer un mensonge. Même s'il y a risque d'abus de pouvoir, on ne peut exclure que le nombre soit un indice, un argument comme quoi il y aurait quelque chose de vrai, d'authentique dans la démarche collective ...

Mais aujourd'hui, dans notre époque contemporaine, en principe, c'est la méthode scientifique par son rapport à l'expérimentation qui viendra prouver ce qui est réel et vrai.

Une chose est aussi vraie quand elle est soumise au temps biologique : qu'une chose naisse à un moment donné puis qu'elle meure, voilà la preuve qu'elle est vivante ! Le père Noël semble ne jamais mourir : il n'est donc pas une vraie personne.

Au-delà de ces trois niveaux de vérité (économique, sociale et biologique), il y a pour Françoise Dolto un autre niveau de vérité, celui de la poésie...

Citation (suite) :

« Je vous dis tout de suite que l'auditeur en question est violemment contre les Pères Noël, notamment ceux qui se promènent dans la rue.

Dolto : C'est peut-être qu'il trouve à juste titre que ces braves gens déguisés dépoétisent le vrai Père Noël, celui auquel il a cru et qu'on ne rencontrait pas dans la rue tout le mois de décembre, qui existait seulement la nuit de Noël. Ça l'agace. Ou c'est peut-être le contraire, un monsieur qui n'a plus beaucoup de poésie dans le cœur. [...] Le Père Noël, il n'est pas né, il n'a pas eu un papa, une maman. Il n'est pas vivant ; il est vivant seulement au moment de Noël, dans le cœur de tous ceux qui veulent faire une surprise pour fêter les petits enfants. Et toutes les grandes personnes regrettent de ne plus être des petits enfants ; alors, elles aiment bien continuer à dire aux enfants : "C'est le Père Noël » ; quand on est petit, on ne sait pas faire la différence entre les choses vraies vivantes et les choses vraies qui se trouvent seulement dans le cœur. [...]

- Alors moi, je peux être aussi le Père Noël ?

- Bien sûr, tu peux être le Père Noël. [...] Pour ton père, je ne dirai pas que c'est toi, ce sera une surprise aussi. »

Il était enchanté et ravi, et il me dit en revenant de promenade : « C'est maintenant... que je sais qu'il n'existe pas pour de vrai, que c'est vraiment bien, le Père Noël. »

L'imagination et la poésie enfantines ne sont ni crédulité, ni puérité, mais l'intelligence dans une autre dimension. »

Discussion (suite):

La vérité de la poésie pour Dolto est dans la surprise.

Que je reçoive un cadeau du Père Noël, n'est pas dans l'ordre des choses. En effet, que je puisse imaginer un instant que quelqu'un d'autre que mes parents, mes proches, mes amis me veulent du bien, n'est pas dans l'ordre des choses. Oui ! il y aurait un grand Autre (Saint Nicolas avec sa grande barbe ou Père Noël) qui me veut du bien. Voilà la surprise !

Pour construire un enfant, la fable peut être nécessaire un temps. En effet, il importe que petit, il croie qu'il tombe dans un monde qui lui veut du bien. Si trop tôt, il est convaincu qu'ici-bas, « l'enfer, c'est les autres » selon le mot de Sartre, cet enfant fera difficilement confiance à ceux qu'il rencontrera. Comment grandir si d'emblée l'enfant doit se méfier de tous, de tout ? C'est malheureusement une situation qui peut se produire : au cœur même d'une famille, ça peut être l'enfer, un parent peut se révéler maltraitant. Cette éventualité malheureuse nous amène à une autre étape de la réflexion.

Quelle vérité pour devenir un adulte ? Celle de ne plus croire au Père Noël ?

Pour devenir adulte, il importe que l'enfant apprenne petit à petit à prendre ses distances par rapport aux histoires de l'enfance. Cette prise de distance critique fait découvrir la complexité d'un monde où le Mal et le Bien sont mélangés et où ils sont peut-être imbriqués dans une proportion telle qu'elle rend indécidable la réponse de savoir si l'un l'emporte sur l'autre.

A un moment donné, des Temps historiques difficiles peuvent amener la conviction que le Mal l'emporte sur le Bien ou au contraire, des Temps faciles peuvent faire oublier les exigences qui construisent un monde de libertés où je peux choisir la variété éthique dans mes actions. En principe, l'Education et la Culture reçues apprennent à juger de cette complexité⁴¹, à s'orienter mais parfois, dans le pire des cas, elles sont manipulées et elles compromettent la croissance d'un individu en masquant les efforts nécessaires pour se construire.

La complexité historique peut paraître indécidable.

Pire ! L'actualité d'une époque peut apparaître chaotique et devenir comme une « histoire contée par un fou » selon le mot d'Hamlet. En face des événements, l'individu, dans l'urgence du présent, a une vie à vivre. Pressé par les événements, il est urgent

⁴¹ Spee B. (janvier 2011), *Du "roman" évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée*, Petites Etudes Hergéennes n°9, janvier 2019, Liège, 24 pages.

qu'il s'informe le mieux possible et qu'il se décide: son monde est-il dominé par le Bien ou par le Mal ? Indécidable ! Il est contraint à un acte de foi : « Oui ! ce monde évolue vers plus de bien ! Non ! il va vers plus de mal.»

Après observation et information, l'individu est appelé à faire un acte de foi métaphysique.

Entendez par **métaphysique** ce qui est au-delà de la Physique, de l'observable et du connaissable. Que l'individu ne puisse faire l'inventaire de tout ce que le monde physique peut lui apprendre et prévoir, l'amène à parier : « Oui ! le monde va vers le Bien et je prends le risque d'être balayé par une folie nationaliste, affairiste ou grégaire, etc. »

Son « pari » peut être conditionné ou freiné par une histoire heureuse ou malheureuse dans ses débuts où les contes ont eu un rôle constructif ou anesthésiant et où la grande Culture a eu ou pas un effet de renforcement positif et critique. Et même s'il constate l'omniprésence du Mal, il peut malgré tout souhaiter et rêver à un monde meilleur. Cependant, il n'y a *Personne* pour lui dire que le Bien l'emportera...C'est fini de croire au Père Noël !

L'ambivalence (qu'il y ait du Bien et du Mal) et l'ambiguïté (impossible de savoir si le Bien peut l'emporter sur le Mal) doivent avoir envahi sa conscience d'adulte.

Ce qui pourra le déterminer dans sa conscience d'adulte, c'est une première expérience, celle du sublime où face à la menace d'un écrasement et devant l'imminence de sa disparition, ma conscience peut être suscitée, aiguisée au point de se sentir malgré sa petitesse, plus grande que ce qui l'écrase. Dans ce moment, la conscience peut avoir le réflexe de sauver plus petit que soi. De fait, ce qui prime devant cette imminence de sa propre disparition, c'est souvent l'attachement à protéger, à sauver plus petit que soi. « Les femmes et les enfants d'abord ! » Cette figure de l'attachement à défendre l'enfance, les dictateurs en savent quelque chose, eux qui se plaisent malgré leur folie criminelle à se faire photographier avec des enfants... Ultime mensonge ! « L'Histoire du monde est-elle vraiment le jugement dernier du monde ? » comme a pu l'écrire Hegel...

Comment croire que le Bien l'emportera ? Comment choisir le Bien ? Comment ne pas se tromper et parier avec raison ? En jouant au Père Noël ?

Non !

Mais en ayant le regard et le geste le plus large possible.

Autrement dit, en évitant un enfermement⁴² familial, de clan, de classe sociale, d'élite, de société, de continent, bref en étant pour la Terre.

Dans ce but, il y a pour chacun de nous la responsabilité de créer la surprise dans le regard de l'autre. Pas n'importe quelle surprise ! Mais cette surprise qui lui fera dire

⁴² « *Tu es des nôtres. Les autres, c'est l'ennemi.* Voilà l'Arché-texte de l'espèce humaine, archaïque et archipiissant. Structure de base de tous les récits primitifs. » Autour de cette question, on lira avec intérêt l'ouvrage de Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Editions Actes Sud, 2008, Paris

que quelqu'un d'autre qui n'est ni son père, ni sa mère, ni son cousin, ni un ami, lui a fait un cadeau ! Ce qu'on retrouve au détour, c'est le principe de l'adoption : elle crée la surprise suprême, celle d'un appel à être. C'est probablement elle qui a produit la sublimation religieuse chez le Christ d'un dieu père, soucieux de l'humanité et d'une Parole pour vivre.

Bref, un étranger me veut du bien !

Autrement dit, un jour, il peut se trouver sur notre chemin quelqu'un qui nous veut du bien, et qui le fait sans souci d'être pris en défaut par rapport à des obligations familiales, professionnelles, sociales, politiques ou internationales. Ce quelqu'un pouvait à la limite nous agresser : il ne l'a pas fait mais il nous a aidé. Dans le cas où il ne nous aurait pas aidé, ce quelqu'un n'aurait eu de compte à rendre à personne mais seulement à sa conscience que nous appellerons métaphysique. **La conscience métaphysique est cette conscience qui nous fait souhaiter - en principe - qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, qu'il y ait le Monde plutôt que rien.** Le vécu d'une telle situation peut nous faire croire que le Père Noël existe...et peut nous donner envie de l' « être » ou tout au moins de le jouer...

Allez savoir si nous l'avons déjà rencontré. A chacun de nous de répondre. Si c'est le cas, tant mieux. Sinon pour le bien de la Terre entière, il est souhaitable de le rencontrer le plus vite possible⁴³ ... Seul l'avenir peut nous le dire. Adolphe Hitler n'a pas dû le rencontrer ou alors il ne l'a pas reconnu.

Première synthèse

« L'histoire de la pensée est aussi l'histoire de ses clôtures successives - et c'est ce qui rend inéliminable une attitude critique à l'égard des penseurs d'autrefois. Mais il est aussi vrai que, parmi les formes ainsi créées, certaines possèdent une mystérieuse et merveilleuse permanence. Et **la vérité de la pensée est ce mouvement même dans et par lequel le permanent ainsi créé se trouve placé et éclairé autrement par la création nouvelle dont il a besoin pour ne pas sombrer dans le silence du simplement idéal.** »

C. Castoriadis ⁴⁴

Dans le parcours des textes que nous venons d'effectuer, la limite symbolique qui s'impose le plus fortement, est celle de l'être qui peut être, ne pas être, ne plus être ou être simplement caché. Cette limite symbolique a été antiquement et classiquement formulée par une formule canonique qui est la fameuse question philosophique « *Pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ?* »

Cette question philosophique ou plutôt la limite symbolique qu'elle formule peut - nous semble-t-il - trouver sa source dans le jeu très ordinaire et répandu du cache-cache⁴⁵, celui où

⁴³ Nous renvoyons le lecteur à la lecture de notre article intitulé : « *Camus à l'épreuve de La Peste ou la transcendance de l'appel* », in *La Revue Générale*, Bruxelles, n°2, 2020, p. 161-170 et n°1, 2021, p. 163-173.

⁴⁴ Castoriadis C., *Imagination, imaginaire, réflexion* in *Fait et à faire Les carrefours du labyrinthe - 5*, Editions du Seuil, Coll. Points Essais n°565, Paris 1996, p.336.

⁴⁵ Ce jeu du cache-cache est si fondamental et élémentaire que nous reproduisons le texte en page 34.

le jeune enfant joue très tôt au jeu à ne pas être là alors qu'il est présent. Jouer à être là ou pas est - à n'en pas douter - la racine de l'évidence que s'il y a quelque chose, il peut cependant ne rien y avoir à un moment donné.

C'est l'extension de ce jeu de cache-cache qui conduit par une certaine radicalisation à la formulation philosophique : *Pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ?* La réponse la plus rassurante est qu'il y a quelque chose mais l'absence globale de ce quelque chose est pensable puisque cela arrive pour des « petites choses » comme la présence de la mère pour le jeune enfant. C'est ce que Freud avait bien repéré dans le fameux jeu de la bobine, le jeu du *fort-da*⁴⁶ mais il n'a pas vu comment la question philosophique était déjà présente chez l'enfant.

La question existentielle est celle d'un monde qui peut être-là ou ne pas être, elle est à ses débuts fortement liée au jeu de la présence et de l'absence de la mère. Puis cette question va se déplacer et se centrer sur l'unité de la personne de l'individu, unité qui sera attestée par la jubilation face au miroir. Cette fois, ce n'est plus l'appréhension du monde qui est en jeu mais l'appréhension de soi comme conscience, comme figure unique qui va répondre de son petit être, ou à tout le moins, de son air. Rappelons que c'est à ce moment que Dolto dit sa foi religieuse : elle lie son existence à celle d'un autre, qu'elle désigne avec un grand A : *Si je suis, c'est qu'Il est.* Ce « Il » majuscule se dessine comme la figure d'un Dieu qui a pour elle le visage du Christ.

A l'opposé, beaucoup n'appréhendent leur existence que comme pure contingence. C'est le « Je ne suis là pour personne ». Dans ce cas, la personne comme l'expression étymologique l'indique, n'a devant elle qu'un masque et c'est vrai : on peut estimer que nous n'avons devant nous que des personnes, des masques (De fait, on ne saura jamais qui on est exactement et qui est l'autre) et cependant respecter ce qui se donne pour un masque est fondamental. Mais **il y a plus que des personnes quand il y a présence.** La présence est cette personne qui vous « colle » un appel à être car c'est bien ce qui est en jeu, c'est le désir qu'ont les autres, qui renforce notre désir d'être.

Ce jeu de la présence et de l'absence du monde, puis celui d'être là appelé par d'autres seront rejoués, mis à l'épreuve d'une petite différence : cette petite différence est celle de la différenciation sexuelle. Ici nous pensons que ce jeu de la présence ou de l'absence se reproduit et se rejoue avec l'observation de la différenciation sexuelle, et ce, par rapport à la présence ou l'absence de pénis dans le regard de l'enfant. Cette observation peut passer pour « anecdotique » comme ce fut le cas pour le petit Pierre mais dans les faits, elle amène à une interrogation plus intersubjective sur l'identité personnelle et la place sociale à occuper par les hommes et les femmes.

Aujourd'hui, cette question de la différenciation sexuelle tend à s'effacer ou à s'exaspérer avec le principe de l'égalité. Si le principe de l'égalité des personnes en droit n'est en rien contestable et doit être respectée, il reste qu'il y a une différenciation sexuelle qui dans les premières années de la vie s'impose au regard et produit une formulation en termes d'excès ou

⁴⁶ Nous reproduisons en page 34 de notre étude un passage fondamental du texte de Freud sur ce jeu « fort-da ». Rappelons au passage que Lacan prendra appui sur cette observation pour souligner l'incidence du symbolique : l'absence est symbolisée ce qui permet l'entrée dans le langage.

de manque d'un petit quelque chose. Cette différenciation peut être relativisée par la figuration d'un jeu de cache-cache qui se dépassera dans les transformations physiques ultérieures. Mais plus généralement ou plus précocement à défaut d'être parlé par rapport à un devenir, il peut y avoir plus gravement des angoisses de castration faussement...intervenue ou potentiellement à venir. Dieu sait combien l'imagination enfantine peut se construire des scénarii à ce sujet.

Il semble qu'actuellement, plutôt que d'entendre cette interrogation enfantine face au fait visible, nous sommes tentés de nier la réalité des interrogations du jeune âge pour nous précipiter dans une neutralisation des questions en créant l'idée d'un troisième genre, sorte de sexe flottant niant la présence ou l'absence.

Il y a une solution plus dialectique qui permet de sortir de ce flou où soi-disant l'individu viendrait à se sexuer par lui-même selon son goût : cette solution revient à souligner que la différenciation sexuelle ne se fait pas au profit d'un sexe ou de l'autre mais qu'elle n'existe vraiment que dans un dépassement du désir de reconnaissance au profit de l'accueil d'un nouvel être. Alors tout l'enjeu n'est pas d'abord d'être un homme ou un femme mais d'abord d'être capable d'accueillir un nouvel être⁴⁷ : c'est la place qu'on fait à un nouveau venu, à l'enfant qui l'emporte. On est d'abord parce qu'on est appelé à être, peu importe qu'on soit sexué masculin ou féminin mais on est parce que les deux contribuent à un être à venir. Nous sommes ici bien au-delà de l'importance donnée à la question des genres.

Au-delà de ces trois jeux de cache-cache (L'être, là ou pas là; l'image de soi appelée ou pas; la différenciation sexuelle vue ou pas vue), on peut noter que la croissance de l'individu continue à se jouer de façon permanente dans un jeu de cache-cache où ce que je désire ou ce dont j'ai besoin dans mon quotidien, apparaissent, disparaissent, et sont appelés à être reconquis : je fais être des choses ou des êtres malgré tout. Ce jeu de la croissance se révèle être un jeu incessant entre ce que nous avons eu, et ce que nous avons été et que nous ne sommes plus et ce que nous sommes appelés à quitter.

Bref, la vie s'inscrit bien comme un jeu dans un intervalle temporel borné par un moment où nous sommes et un autre où nous ne serons plus : c'est dans cet intervalle que nous décidons de faire être des petites choses face à l'infini de l'Être.

Jeu entre vie et mort que nous pouvons apprendre très tôt dans le jeu de présence et d'absence d'un objet, d'une personne ou d'une partie de notre être corporel. En conclusion, entrer dans ces jeux de différenciation de l'être et du non-être - même s'ils sont vécus temporairement, voire quotidiennement comme une frustration - est une condition essentielle pour entrer dans la Vie, accepter de la vivre et d'en parler.

⁴⁷ Spee B. , *Du "roman" évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée* , Petites Etudes Hergéennes n°9, janvier 2019, Liège, 24 pages.

Transition:**Extrait: le jeu du fort-da ⁴⁸**

(C'est nous qui soulignons)

« L'enfant avait une bobine de bois, entourée d'une ficelle. Pas une seule fois l'idée ne lui était venue de traîner cette bobine derrière lui, c'est-à-dire de jouer avec elle à la voiture ; mais tout en maintenant le fil, il lançait la bobine avec beaucoup d'adresse par-dessus le bord de son lit entouré d'un rideau, où elle disparaissait. Il prononçait alors son invariable o-o-o-o, retirait la bobine du lit et la saluait cette fois par un joyeux « Da ! » (« Voilà ! »). Tel était le jeu complet, comportant une disparition et une réapparition, mais dont on voyait généralement que le premier acte, lequel était répété inlassablement, bien qu'il fût évident que c'est le deuxième acte qui procurait à l'enfant le plus de plaisir (1).

L'interprétation du jeu fut alors facile. Le grand effort que l'enfant s'imposait avait la signification d'un renoncement à un penchant (à la satisfaction d'un penchant) et lui permettait de supporter sans protestation le départ et l'absence de sa mère. L'enfant se dédommageait pour ainsi dire de ce départ et de cette absence, en reproduisant, avec les objets qu'il avait sous la main, la scène de la disparition et de la réapparition. La valeur affective de ce jeu est naturellement indépendante du fait de savoir si l'enfant l'a inventé lui-même ou s'il lui a été suggéré par quelqu'un ou quelque chose. Ce qui nous intéresse, c'est un autre point. Il est certain que le départ de la mère n'était pas pour l'enfant agréable ou, même indifférent. Comment alors concilier avec le principe de plaisir le fait qu'en jouant il reproduisait cet événement si pénible ? On dirait peut-être que si l'enfant transformait en un jeu le départ, c'était parce que celui-ci précédait toujours et nécessairement le joyeux retour qui devait être le véritable objet du jeu ? Mais cette explication ne s'accorde guère avec l'observation, car le premier acte, le départ, formait un jeu indépendant et que l'enfant reproduisait cette scène beaucoup plus souvent que celle du retour, et en-dehors d'elle.

L'analyse d'un cas de ce genre ne fournit guère les éléments d'une conclusion décisive. Une observation exempte de parti-pris laisse l'impression que si l'enfant a fait de l'événement qui nous intéresse l'objet d'un jeu, c'est pour d'autres raisons. Il se trouvait devant cet événement dans une attitude passive, le subissait pour ainsi dire ; et voilà qu'il assume un rôle actif, en le reproduisant sous la forme d'un jeu, malgré son caractère désagréable. On pourrait ainsi dire que l'enfant cherchait ainsi à satisfaire un penchant à la domination, lequel aurait tendu à s'affirmer indépendamment du caractère agréable ou désagréable du souvenir. Mais on peut encore essayer une autre interprétation. Le fait de rejeter un objet, de façon à le faire disparaître, pouvait servir à la satisfaction d'une impulsion de vengeance à l'égard de la mère et signifier à peu près ceci : « Oui, oui, va-t-en, je n'ai pas besoin de toi ; je te renvoie moi-même. »

(1) L'observation ultérieure confirma pleinement cette interprétation. Un jour, la mère rentrant à la maison après une absence de plusieurs heures, fut saluée par l'exclamation : « Bébé o-o-o-o » qui tout d'abord parut inintelligible. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que pendant cette longue absence de la mère l'enfant avait trouvé le moyen de se faire disparaître lui-même. Ayant aperçu son image dans une grande glace qui touchait presque le parquet, il s'était accroupi, ce qui avait fait disparaître l'image.

⁴⁸ Freud S. (1930, édition 1980), *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, N°44, Paris. p.16-18.

Deuxième synthèse

« Ce sont les hommes qui passent, et les humanistes en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris leurs précautions. Nos concitoyens n'étaient pas plus coupables que les autres, ils oubliaient d'être modestes, voilà tout, et ils pensaient que tout était encore possible pour eux, ce qui supposait que les fléaux étaient impossibles. Ils continuaient de faire des affaires, ils préparaient des voyages et ils avaient des opinions. Comment auraient-ils **pensé** à la peste qui supprime l'avenir, les déplacements et les discussions ? Ils se croyaient libres et personne ne sera jamais libre tant qu'il y a des fléaux. »

Albert Camus⁴⁹

« Le projet d'autonomie, dans son essence, est tout à fait incompatible avec l'idée de maîtrise ; le projet d'autonomie est littéralement aussi un projet d'autolimitation et on le voit aujourd'hui de la manière la plus concrète: **si on n'arrête pas la course à la "maîtrise", bientôt on n'existera plus.** »

C. Castoriadis⁵⁰

Théorisation du concept de limite symbolique

Après avoir posé en introduction l'idée de limite symbolique, nous avons engagé un parcours de lecture de trois textes de Dolto afin d'explorer ce concept de limite symbolique. Au final, nous avons redécouvert l'importance d'un texte de Freud à propos du célèbre jeu de la bobine. Lacan avait relu ce texte pour démontrer l'inscription de l'individu dans le symbolique et majorer l'importance du langage.

De notre côté, ce que nous relevons, c'est l'importance de l'action exercée sur un objet que le sujet joue à faire disparaître et réapparaître, cette action construit une entité événementielle, un lieu d'autonomie et de création. **Souligner l'importance de l'objet matériel revient à relever l'interaction avec l'environnement matériel comme fondateur** - ce qui nous semble un oubli majeur de la théorie lacanienne - même si cette interaction va s'accompagner de mots, le langage est une réalité qui viendra se superposer à la matérialité des objets. Remarquons qu'à trop se centrer sur le langage, on oublie la matérialité et le toucher de l'objet ; l'abstraction qu'est le langage comporte le risque de s'enfermer dans un logocentrisme qui n'est pas la garantie d'un enracinement dans la réalité et qui peut provoquer une logomachie, voire une déconnexion folle.

En relisant le texte de la bobine, nous avons été interpellés par la réflexion suivante de Freud : « l'enfant cherchait ainsi à satisfaire un penchant à la domination, lequel aurait tendu à s'affirmer indépendamment du caractère agréable ou désagréable du souvenir. » C'est le jeu sur l'objet qui est central, l'image mentale de l'action préexistant et signifiant pour l'enfant avant les mots.

⁴⁹ Camus A., *La Peste*, Editions Gallimard, Coll. Folio plus n°21, Paris, 1996, p. 48.

⁵⁰ Castoriadis C., *La crise du processus identificatoire*, 1989, p.164 in *La montée vers l'insignifiance Les Carrefours du labyrinthe - 4*, Editions Du Seuil, Coll. Points n°565. 1996.

Tentons de définir le concept de limite symbolique :

il s'agit d'une structure différentielle qui *via* une action joue de l'absence ou de la présence d'un objet bien concret et symbolisant une réalité bien définie; cette action par le biais d'une certaine répétition permet une autonomie, une indépendance, une inscription dans le monde vécu.

Nous recensons quatre limites symboliques qui se définissent chacune par un objet bien précis.

Nous commencerons par définir ces quatre objets d'importance :

- en premier, le corps de la mère
- en deux, l'image de soi
- en trois, la différence sexuelle
- en quatre, l'environnement ou le monde

Détaillons les:

La première limite symbolique a un objet bien précis qui est la mère et ses déplacements. Ce n'est pas la mère bonne ou mauvaise, fantasmée mais il s'agit de la mère, être vivant qui apparaît et disparaît du champ visuel de l'enfant. Elle est une grande part de la réalité de l'enfant. Ce sont les présences et les absences de la mère que l'enfant se réapproprie dans un jeu qu'il construit sur base d'un objet et qu'il accompagne éventuellement de sons. Ce jeu de la présence et de l'absence, d'être là ou pas là, acquiert par la répétition, une existence en soi, une autonomie. Ce jeu « il y a quelque chose, puis il n'y a plus rien ; il n'y a plus rien, puis il y a quelque chose » est la base de la question philosophique dans sa formulation bien connue « Pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ? » Jouer cette alternance, c'est jouer d'une certaine manière, le jour et la nuit ; c'est s'approprier le noyau de l'existence.

La deuxième limite symbolique a, elle aussi, un objet bien précis qui est l'image, le visage de soi en même temps que celui de l'autre. « Je me cache, je ne me cache plus ; il se cache, il ne se cache plus. » Le jeu de la présence et de l'absence est un possible pour soi comme pour tout autre être vivant. Il ne s'agit plus d'une extension du corps de la mère puisqu'avec le stade du miroir, le sujet apprend qu'il peut se mettre comme absent et que les appels des autres feront beaucoup pour qu'il ne le soit pas.

La troisième limite symbolique a pour objet la seule différence sexuelle visible et perçue en bas âge qui est le pénis⁵¹. Présent ou absent, le pénis qu'on va appeler le phallus, est majoré dans l'imaginaire quand le voisinage de garçons et des filles est présent. Qu'on le veuille ou pas, il y a une interrogation infantile sur le sujet : comment l'avoir ? Comment ne pas le

⁵¹ « Et si le phallus acquiert dans certaines sociétés le sens symbolique du non-manque, s'il induit que la femme est castrée, c'est en raison d'une fonction et d'un pouvoir qui lui ont été concédés, plus qu'en raison d'aucune valeur "en soi". Le phallus est ce qui nie le manque, ce qui comble le vide, dans notre culture. Et dès lors, puisque l'humain se spécifie d'une souffrance d'incomplétude, les deux sexes vont organiser spontanément leurs relations d'amour et de haine autour de l'alternative de la possession ou de la non-possession du phallus. » P.110 In Lemaire A., *Jacques Lacan*, Edition Pierre Mardaga, Coll. Psychologie et sciences humaines N°71, 1977, 379 p.

perdre ? Présence ou absence, cache-cache du pénis produit un jeu de recherche d'identification par rapport aux adultes, père et mère, jeu qui ne se stabilise que si l'harmonie du couple montre que l'enjeu, c'est plus que la sexualisation, c'est l'acceptation, mieux le désir de la présence d'un autre, d'un nouvel être, peu importe qu'il soit garçon ou fille. Si ce n'est pas ce qui s'indique d'une manière ou d'une autre, l'enfant peut difficilement construire un rapport pacifié à l'autre sexe.

La quatrième et dernière limite symbolique a pour objet les productions de l'individu et son rapport au monde en tant que totalité. Mettre ses objets devant soi ou ne pas les mettre ; voir l'environnement du monde, ou ne pas le voir. Adulte, engagé dans la transformation du monde, l'individu s'affirme par ses réalisations, par un pouvoir sur les êtres et les choses. Ce qu'il fait, réalise, peut lui apparaître dérisoire face au monde ; ou l'inverse, ses réalisations, ses objets peuvent l'aveugler, lui cacher l'immensité du monde. Jeu de cache-cache où à la suite de la relative maîtrise ou indépendance acquise, l'individu peut ne pas voir que son monde est loin d'être le monde. La prise de conscience de cette limite peut donner lieu à un étayage religieux.

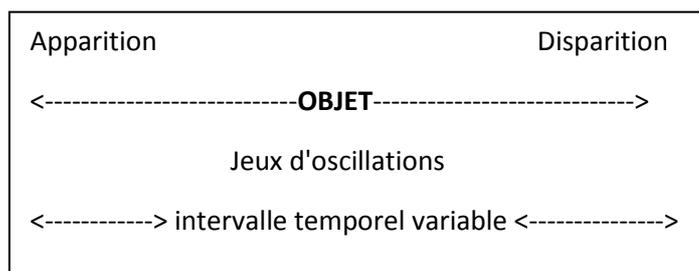
Après ces essais de définition, il nous faut considérer le sens attaché au mot « limite ».

Par le mot « limite », nous entendons ce moment où la structure différentielle définie se disloque et n'est plus jouable et donc repérable.

La limite de cette structure différentielle que nous avons appelée *limite symbolique*, se situe à deux niveaux :

- **le premier est celui de son objet** qui peut être modulé, voire modifié. La modification apportée à l'objet de la structure différentielle est le risque majeur de voir la structure disparaître et ne plus être opérante et formatrice.
- **le second est dans le temps, la durée qui anime la structure différentielle** : il peut être plus ou moins long s'il comporte des répétitions mais il peut aussi être réduit à un temps tellement court qu'il n'y a aucune inscription symbolique possible et aucun passage au langage. C'est le cas quand le sujet est dans un environnement constamment parasité et encombré de messages et des stimulations les plus diverses : son attention se disperse, il n'a plus l'opportunité de bricoler, de recombinaison des éléments de son environnement, bref d'en jouer pour se l'approprier dans une modélisation matérielle ou symbolique même si elle sera toujours approximative. Par conséquent, la limite symbolique peut toujours être présente mais elle n'est plus un événement majeur et structurant.

Nous pourrions schématiser ce qu'est une limite symbolique comme entité événementielle de la manière suivante:



Envisageons brièvement ce que peuvent **ces modifications d'objet qui mettraient à mal ces quatre limites symboliques repérées** :

La première limite symbolique tend à s'effacer, et remplit moins ou plus du tout un rôle structurant si l'objet n'est plus les présences et les absences de la mère. Au plus léger, la modification de la puissance de l'objet se trouve dans l'atténuation de la présence *via* la multiplication des acteurs (nounous, crèche, institution spécialisée, etc.) : plus il y a d'acteurs, plus s'affaiblit la force de la présence ou du manque qu'il fallait neutraliser par un jeu d'objet. Au plus fort, disparaît la présence même de la mère (c'est la mère porteuse, à la limite la machine à bébé...)

La seconde limite symbolique est compromise quand les confrontations personnelles sont de moins en moins fréquentes : c'est le cas quand on rend l'environnement plus impersonnel par la multiplication des relations purement fonctionnelles, distancées et d'un temps court, puis par la présence des automates. L'individu dans son image personnelle n'est plus appelé, ni interrogé par l'autre, il peut « se rassurer » à bon compte - suprême aliénation - par la multiplication de selfies (ego portrait), etc.

La troisième limite symbolique se voit contestée quand le jeu de la différenciation sexuelle a de moins en moins comme dépassement possible l'émergence d'un nouvel être. Certes si les rôles traditionnels contribuaient à un enfermement et à une considération inégalitaire, l'obsession de l'égalité entraîne comparaisons incessantes, instabilité et finalement, une individuation exacerbée qui ne permet plus l'intégration dans un projet commun. Son effacement complet serait dans l'instauration d'une société de célibataires pour qui l'enfant devient une marchandise ou un frein.

La quatrième limite symbolique est en voie de disparition quand un univers technologique fait écran aux rythmes, aux temps nécessaires d'un environnement où la vie se renouvelle. On fait croire aux individus à une intemporalité où la mort n'est plus perçue : la vieillesse serait une nouvelle jeunesse... On ne voit plus les conditions qui ont fait l'apparition de la vie dans l'univers sauf à la veille de la catastrophe....

Il y a une multitude de sociétés humaines existantes ou possibles où les limites symboliques envisagées se retrouvent dans des états et des variations diverses mais elles ont des temporalités différentes, celle d'une émergence ou d'un déclin, un déclin pouvant se masquer sous le dehors de « progrès ». Des logiques socio-économiques et des imaginaires sociaux différents les animent mais il y a des combinaisons de ces limites symboliques qui font que des sociétés sont dans un dynamisme qui biologiquement et intellectuellement construit et assure leur développement quand d'autres prennent des libertés par rapport aux limites symboliques et sont en passe d'un effondrement car leurs reproductions biologiques et sociales ne sont plus garanties.

Bibliographie

- Arendt H. (1972), *La Crise de la Culture*, Editions Gallimard, Coll. Idées n°263, 380 pages.
- Bénichou P., *Françoise Dolto, la mère-veilleuse*, in *Le Nouvel Observateur*, N°1243, du 2-8 septembre 1988, p.58-69.
- Castoriadis C., *La Montée de l'insignifiance Les carrefours du labyrinthe - 4*, Editions du Seuil, Coll. Points Essais n°565, Paris 1996, 296 pages.
- Castoriadis C., *Imagination, imaginaire, réflexion* in *Fait et à faire Les carrefours du labyrinthe - 5*, Editions du Seuil, Coll. Points Essais n°565, Paris 1996, p.336.
- Cyrulnik B., *Sous le signe du lien*, Editions Hachette Littérature, coll. Pluriel psychologie, Paris, 1989, 319 pp.
- Cyrulnik B., *Les vilains petits canards*, Editions Odile Jacob poche n°132, Paris, 2003.
- Dolto F., *Lorsque l'enfant paraît*, Editions du Seuil, tome 1, 1977, p.93-95.
- Dolto F., *L'évangile au risque de la psychanalyse* tome 1 (n°111) et t. 2 (n°145), Col. Points Anthropologie, Editions du Seuil, Paris, 1980, 1982.
- Dolto F., *La foi au risque de la psychanalyse*, Col. Points Anthropologie n°154, Editions du Seuil, Paris, 1983.
- Freud S. (1900, édition révisée 1967), *L'interprétation des rêves*, P.U.F, Paris.
- Freud S. (1930, édition 1980), *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, N°44, Paris.
- Huston N., *L'espèce fabulatrice*, Editions Actes Sud, 2008, Paris
- Klein E., *Allons-nous liquider la science ? Galilée et les Indiens*, Editions Flammarion, Coll. Champs sciences n°1091, Paris, 2013.
- Lemaire A. (1977), *Jacques Lacan*, Edition Pierre Mardaga, Coll. Psychologie et sciences humaines N°71, 379 pages.
- Morin E., *La Méthode 4. Les idées Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Editions du Seuil, Coll. Points Essais n°303, Paris, 1991, 264 p.
- Sloterdijk P., *Après nous le déluge Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Edition Payot et rivages, Coll. Petite bibliothèque Essais n°1079, Paris, 2016, 524 pages.
- Spee B. (mars 2003), « *Piet-Le-Letton ou comment se sauver de l'envie de tuer son frère ?* », *La Revue Nouvelle*, n° 3, Bruxelles, p.61-83.
- Spee B. , (août 2004), « *Dom Juan, une figure du terrorisme culturel de l'Occident* », *La Revue Nouvelle*, n° 8, Bruxelles, p.66-81.
- Spee B. (2007), *Hergé et le mythe du boy-scout ou la conscience biblique de l'Occident. Lire Tintin avec Lévi-Strauss*, Actes du Colloque *Mythe et Bande dessinée* organisé par le CRLMC de l'Université Blaise Pascal
- Spee B. (2006) *Bruges-la-Morte ou comment échapper au miroir ?*
- Spee B. (janvier 2011), *Du « roman » évangélique au roman hergéen ou De l'histoire d'un petit bourgeois abusé au malaise d'une société désabusée*, Petites Etudes Hergéennes n°9, Liège, 24 pages.
- Spee B., (août 2012), *Un enjeu de la pédagogie contemporaine : Comment faire muter un enfant-roi ? ou La quatrième dimension*, Editons Onehope, Petites études pédagogiques n°4, 16 pages.
- Spee B. (février 2014) *La question humaine de François Emmanuel ou Comment introduire à une poétique ?* Avec une postface de François Emmanuel, Editions Onehope, Liège, 21 pages.
- Spee B. (février 2015) *Introduction à la lecture des matriochkas d'Emmanuel Carrère ou Comment sortir du problème du désir de L'avoir et de L'être ?* Avec une postface d'Emmanuel Carrère, Editions Onehope.
- Spee B., (2018), *Géographie de l'enfance malheureuse dans Les Aventures de Tintin*, p.193-210, in *Les géographies de Tintin*, Editions CNRS, Actes de colloque, Paris, 2018, 270 pages.
- Spee B., (avril 2020), « *L'Etranger d'Albert Camus " le seul Christ que nous méritions." ou un héros coupable d'être vivant et donc étranger d'être sur Terre* », Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 18, 2020, Liège, 28 pages.
- Spee B., « *Camus à l'épreuve de La Peste ou la transcendance de l'appel* » (première partie), in *La Revue Générale*, Bruxelles, n° 2, 2020, p. 161-170.
- Spee B., « *Camus à l'épreuve La Peste ou la transcendance de l'appel* » (deuxième partie), in *La Revue Générale*, Bruxelles, n° 1, 2021, p. 163-173.
- Spee B., *Camus à l'épreuve de La Chute ou L'enfer existentialiste*, Liège, Editons Onehope, Coll. Petites Etudes Littéraires N° 20, octobre 2020, 24 pages
- B. Spee, (novembre 2023), *Le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley, le bonheur en horreur pour tenter de « sauver » l'Humanisme ou La recherche d'un transcendant « immanent »*, p. 163-184. in *Utopies, Uchronies, Rétrofuturismes* (s.d. de Valérie Michel-Fauré), Editions Effigi, Humana Scientia, Coll. La Recherche en actes, novembre 2023, 307 pages.
- Spee B. (2009) *Un, Deux, Trois ... ou L'émergence du sens : Cahier 1 Le principe de relativité ; Cahier 2 Le principe d'émergence; Cahier 3 Le principe de mortalité ou de dette généralisée*
Editions Onehope, 72 pages.

N.B. : plusieurs publications ci-dessus sont accessibles sur le site : www.sublimations.be

L'appel à être

Une introduction aux limites symboliques de l'imaginaire humain

avec le concours de trois textes de F. Dolto

Notre propos est d'examiner les bases culturelles d'un monde qu'on a qualifiées et réduites trop vite à un ensemble de préjugés ou de chimères fictionnelles. Il se pourrait qu'à l'intérieur de cet ensemble fictionnel, il y ait ce que nous appellerons des limites symboliques c'est-à-dire des règles qui sont constitutives du développement psychologique de l'individu en général et qui participent d'un appel à être, à exister.

Ces « limites symboliques » sont une sorte de « transcendantal universel » avec lequel les sociétés humaines se construisent ou avec lequel elles prennent des libertés, des distances pour le meilleur ou pour le pire, distances qui peuvent conduire à leur effondrement.

Concrètement notre essai de clarification, nous le ferons à partir de matériaux fournis par trois textes de François Dolto. Étant au carrefour de la médecine, de la psychanalyse, d'une foi religieuse ainsi que d'une pratique thérapeutique, critique et attentive aux faits, Dolto est l'interlocutrice idéale pour créer un dialogue avec ceux qui affirment être étrangers, voire rebelles à la seule perspective d'aborder la simple question de réfléchir sur tout avec tout.

Bernard Spee est philosophe de formation. Il a enseigné la littérature et l'histoire dans les classes terminales à Visé (Belgique). Soucieux d'une approche systémique des textes et des œuvres, il est l'auteur de nombreuses études sur la littérature à propos de Molière, Siméon, Rodenbach, François Emmanuel, Emmanuel Carrère, Albert Camus mais aussi sur Hergé sans oublier la peinture de René Magritte. Il a également publié plusieurs articles de pédagogie.